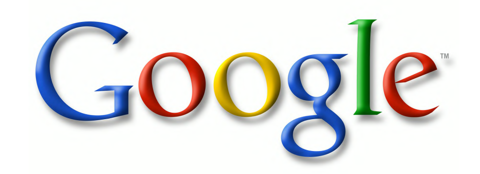
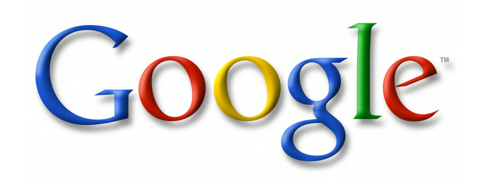

Google



NOUVELLE HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE
ET DE
LA BELLE MAGUELONNE.

de Castillon (Jean)
ou
Castilhon (v. Barbier)



Le privilége est à l'Histoire de Robert le Diable.

NOUVELLE HISTOIRE

DE

PIERRE DE PROVENCE

ET DE

LA BELLE MAGUELONNE.

NOUVELLE ÉDITION.

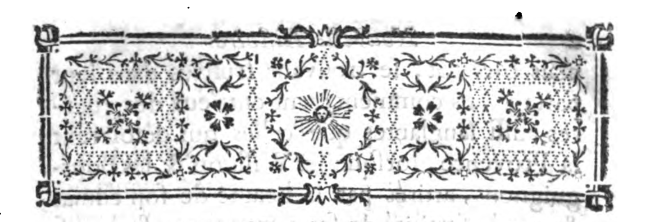


A PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



NOUVELLE HISTOIRE
DE
PIERRE DE PROVENCE
ET DE
LA BELLE MAGUELONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation de PIERRE ; *ses exercices ; présomption punie ; combat du père & du fils.*

LA tyrannie de quelques seigneurs, qui opprimèrent le peuple sous le nom de Rodolphe III, avoit occasionné la dissolution du royaume d'Arles. Ce Prince, foible & paresseux, s'étoit démis d'une souveraineté, dont il n'avoit conservé qu'un titre vague. Alors ces seigneurs se réunirent pour se partager ses dépouilles ; chacun sous le nom de duc, comte, marquis, se fit un petit état ;

mais bien-tôt, se trouvant frustrés dans leur partage, ils commencèrent entr'eux des guerres aussi sanglantes que celles qui désolèrent la Provence, lorsque les Wisigots & les Bourguignons, attirés par la beauté de son climat & par la fertilité de ses campagnes, se la disputoient par le fer & par la flâme. Enfin, lorsque les plus forts eurent fait taire les réclamations de ceux qui n'avoient pour eux que la justice, la paix ramena dans ces belles contrées les Arts & la Poësie, qui ne s'en éloignèrent jamais qu'à regret.

Jean de Provence, un des descendans des Seigneurs vaincus, avoit recueilli de ses pères une fortune considérable ; il avoit un assez grand nombre d'amis pour disputer la souveraineté au Comte régnant ; mais il eût fallu faire couler encore le sang des Provençaux ; il préféra une obscurité tranquille à une gloire meurtrière ; il conserva le titre de comte, se retira à Cavaillon, & y jouit paisiblement de sa vertu. Il avoit épousé la fille de Don Alvarès, comte de Barcelone ; le plaisir d'être aimé d'une femme aussi belle & aussi vertueuse lui tenoit lieu de l'empire du monde. Ils n'avoient que les mêmes desirs & les mêmes goûts. Si elle l'eût exigé, Jean eût peut-être eu la foiblesse de conquérir ses états ; & s'il en avoit eu l'ambition, elle auroit eu assez de pouvoir pour enchaîner son courage. Pierre étoit l'unique fruit de leur amour. Leur ten-

dresse mutuelle se chargea seule de son éducation. Leur premier soin fut de l'instruire dans la religion de ses pères; il suça avec le lait les premiers élémens d'une morale d'autant plus douce, que les plaisirs de l'hymen le plus fortuné en tempéroient la rigueur; il apprit, par leur exemple, que de quelques couleurs odieuses que le libertinage nous peigne la régularité des mœurs, elle a plus de charmes pour qui sait en jouir, que le systême de volupté le mieux combiné peut en procurer.

La Provence semble avoir été de tout tems le séjour de la Poësie, soit qu'un soleil plus pur & plus vif y tende l'imagination plus féconde & plus active; soit que, ces contrées offrant une nature toujours vivante, que n'attriste presque jamais le froid des hivers, l'esprit n'ait besoin d'aucun effort pour en saisir les tableaux les plus rians. Les Druides, chefs, prêtres & législateurs de la nation, avoient fait connoître cet art sublime aux autres peuples de la terre. L'Hercule des Gaulois, qui chez eux n'étoit que le symbole de l'éloquence, devança l'Hercule des Grecs: les Bardes succédèrent aux Druides; & lorsque les Barbares du Nord, après avoir désolé l'Italie & les Gaules pour y former des établissemens, eurent imposé silence aux chansons des Bardes, les Muses de Provence inspirèrent les Troubadours.

Le Comte Jean & Isabelle en avoient toujours auprès d'eux : ces époux, amans, leur donnoient le sujet de leurs vers, & disputoient aux plus habiles le prix du chant & de la poësie : quoiqu'ils fussent juges & parties, ils avoient la bonne-foi de s'avouer vaincus lorsque les Troubadours avoient mieux réussi qu'eux. Lorsqu'ils craignoient quelque surprise de leur amour propre, Jean rassembloit ses vassaux, les concurrens chantoient, & l'on jugeoit du dégré du mérite de leurs airs, par l'impression qu'ils faisoient sur les auditeurs. Les maximes les plus sages ; mises en action par des fictions ingénieuses, exprimées par les images les plus vraies, où les sentimens les plus sublimes faisoient toute leur poësie. Ils n'avoient pas encore imaginé la distinction bizarre de cet art, en poësie d'images, poësie de sentiment & poësie du *Philosophe* * ; ils ne connoissoient qu'un seul genre, celui d'exprimer le sentiment par des images, au profit de la vertu. Leurs chansons inspiroient l'enthousiasme de la sagesse, sans avoir rien de triste ou d'austère. C'étoit par cette méthode agréable qu'Isabelle & son Epoux faisoient goûter leurs leçons à Pierre, & qu'ils les gravoient dans son âme ; ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, devenoit pour lui une

* Voyez un *Essai sur la Poësie*, lu à l'Académie Françoise en 1760.

instruction solide ; son cœur & son esprit se remplissoient d'excellens principes, d'autant plus ineffaçables, qu'ils y étoient introduits par le plaisir.

Ces jeux de l'esprit étoient toujours accompagnés des exercices du corps ; quelque pénibles qu'ils fussent, on savoit les adoucir en les rendant amusans. Pierre n'avoit jamais entendu prononcer le mot rebutant de *devoir*. Des Jongleurs, aux ordres du Comte, venoient tantôt le matin, tantôt l'après-midi, presque jamais à la même heure, former des danses dans les cours ou dans les jardins du Château ; la curiosité, ou quelqu'autre prétexte, engageoit Isabelle à les voir ; son mari la suivoit, & Pierre étoit toujours de la partie. Isabelle se mêloit à leurs danses, elle prenoit Jean ; & Pierre eût été bien fâché de ne pas danser avec eux. On donnoit des récompenses à celui qui avoit mieux dansé ; Pierre parvint à en obtenir, & bientôt à les mériter. *

* Note savante de l'Editeur.

C'est à cette occasion & à cette ancienneté qu'il faut rapporter la chanson suivante, faite par un Troubadour, qui avoit beaucoup de gaieté.

Jean danse mieux que Pierre,
Pierre danse mieux que Jean ;
Ils dansent bien tous deux,
Mais Pierre danse mieux.
Jean danse mieux que Pierre,
Pierre danse mieux, &c.

Elle se dansoit en rond.

La course, la paume, & tous les autres exercices, se faisoient à peu près de la même manière ; les arts, les sciences, l'histoire, Pierre apprenoit tout, sans qu'on eût l'air de lui rien enseigner. Dès sa plus tendre enfance, il étoit accoutumé aux exercices militaires. Son père donnoit des courses de bague, il entroit en lice. Les enfans aiment a imiter. Pierre examinoit tout, rassembloit quelques enfans de son âge, les dressoit aux combats de la lance & de l'épée, & couroit avec eux ; son père le défioit, ils couroient ensemble, & Jean étoit souvent vaincu.

Lorsque l'âge & l'expérience eurent mûri ces principes, Pierre fut un des plus redoutables Paladins. Il osa défier les Chevaliers les plus renommés ; aucun ne put le vaincre, ni à la lute, ni à la course, ni à l'épée, ni à la lance. Les Troubadours les plus célèbres, les Jongleurs les plus agiles & les plus adroits lui cédoient la victoire. Pierre, parvenu à sa vingtième année, faisoit les délices de ses parens, & dans toute la Provence on ne parloit que de lui. Sa réputation parvint au Comte régnant ; il fut allarmé de tant de mérite : il craignit qu'un jour ce jeune homme ne fît valoir les prétentions de son père. Il communiqua ses allarmes au jeune Robert, cousin germain de Pierre, & fils de Jacques de Provence, frère de Jean. Robert étoit beau, mais rempli de présomption ; il fut irrité

qu'un homme qui n'avoit jamais paru à la Cour, eût une réputation plus brillante que lui: il promit au Comte que, quels que fussent les triomphes de Pierre, il trouveroit le moyen de l'humilier. En effet, au premier tournois que Jean fit publier, Robert, couvert de toutes pièces, se rendit à Cavaillon; son père, qui l'aimoit beaucoup & qui n'étoit pas moins présomptueux que lui, voulut être témoin de sa victoire; il s'arma aussi de toutes pièces, & partit le lendemain, sans que Robert pût s'en douter; il eut grand soin de ne se nommer à personne, & l'armure dont il s'étoit couvert étoit inconnue à Jean & à son fils.

Chacun se rendit de son côté sur le champ de bataille. Robert fit un défi à son cousin, qui accepta sans le connoître; ils font le tour du champ. La taille majestueuse de Robert, son air fier & intrépide étonnèrent les Juges & les Spectateurs. Enfin, le signal est donné, chacun court de son côté; Pierre part comme un éclair, baisse la tête sur le col du cheval, & la lance de Robert ne frappe que l'air; Pierre lui donne le temps de se remettre; Robert revient une seconde fois; Pierre l'évite, fait une volte, & le jette sur la poussière. Ils en viennent à l'épée, le combat fut opiniâtre; mais Pierre le terrasse, & le force de s'avouer vaincu: il le prie de lever la visière de son casque; Robert furieux, y consent, si Pierre

veut commencer un combat à outrance. Ils demandent des armes offenſives; Iſabelle & ſon mari s'y oppoſent, & les Juges refuſent le combat. Alors le père de Robert ſe préſente, & fait un défi à Pierre; il veut que ſi le nouveau combattant eſt déclaré vainqueur, Pierre & le Chevalier vaincu reſtent en ſon pouvoir; & que ſi, au contraire, la victoire demeure à Pierre, il ſoit le maître de diſpoſer de l'un & de l'autre. Pierre accepta les conditions. Robert ne peut ſouffrir qu'un inconnu, qui n'étoit pour rien dans leur querelle, vienne lui impoſer des loix. S'il m'avoit vainçu, diſoit-il, ce ſeroit tout ce qu'il oſeroit propoſer; qu'il ſe découvre, qu'il combatte; & ſi la fortune lui eſt favorable, ce que j'ai bien de la peine à croire, je verrai ce que je dois faire. Le Comte Jacques fut picqué de l'orgueil de ſon fils; il ſaiſit l'occaſion de l'humilier. Jacques avoit brillé dans toute eſpèce d'exercices, & depuis peu il avoit remporté le prix ſur un grand nombre de Chevaliers, dans un carouſel célèbre que le Roi d'Eſpagne avoit donné pour les noces de ſa fille. Il ne douta point qu'il ne vînt à bout de Robert; & dans ce cas, ſans ſe découvrir, il ſe ſeroit contenté d'exiger du vaincu, que devant tout le monde il ſe fît reconnoître. Puiſque ce jeune téméraire, dit-il en déguiſant toujours ſa voix, refuſe mes conditions, je le forcerai d'en recevoir de plus dures.

Je demande aux Juges qu'on lui permette, quoique vaincu, de rompre une lance avec moi. Pierre auſſi-tôt remet la ſienne à Robert, qui s'élance ſur ſon cheval. Malgré la fureur qui l'anime, Robert ſent palpiter ſon cœur; Jacques, de ſon côté, dompte ſa tendreſſe. Les Spectateurs prennent ces divers ſentimens pour une crainte mutuelle. Robert s'approche de ſon rival, & demande à lui parler.

Chevalier, lui dit-il, je ſuis fâché d'avoir à combattre contre vous; je ſuis réſolu de me venger ſur vous, de la honte de ma défaite; ainſi vous devez vous attendre que je ne vous ménagerai point. Je ne ſai pourtant quel penchant ſecret m'intéreſſe à vous: croyez-moi, il en eſt temps encore, découvrez-vous à moi; & ſi mes preſſentimens ne me trompent point, je ne puis vous épargner, non la honte d'être vaincu, mais des coups que je ſerois au déſeſpoir d'avoir portés. Inſenſé, lui répondit le Chevalier inconnu, je n'ai engagé ce combat que pour t'apprendre que, ſans la modeſtie, la valeur n'eſt qu'un don funeſte: Si tu avois moins compté ſur toi-même, Pierre ne t'eût point terraſſé: défends-toi. Auſſi-tôt les deux combattans ſe ſéparent, & reviennent l'un contre l'autre, comme des flots pouſſés par des vents contraires. Au premier choc, leurs armes ſe briſent en éclats, leurs chevaux reculent, & les

Chevaliers sont désarçonnés ; ils ne se donnent pas le temps de se remettre ; ils mettent pied à terre, prenent leurs épées, & se portent les plus rudes coups ; leur adresse à les parer est égale, leurs bras sont plus infatigables que leur fer, qui s'émousse & se brise dans leurs mains. Alors ils s'accolent, Robert terrasse son rival, qui enfin, sans que personne l'entende, a le temps de se faire connoître à son fils. Aussi-tôt Robert se dégage, le releve, & tombe à ses pieds : ciel ! s'écrie-t-il, qui ? moi ! j'aurois pu ? ah ! je lui céde la victoire ! les spectateurs demeurent confondus. Le Comte Jean & son fils s'approchent ; Robert les prie de faire retirer tout le monde ; il prend son père par la main, & le présente au Comte Jean, comme le Chevalier le plus généreux & le plus brave. Le Comte Jacques présente à son tour Robert à Isabelle ; mais ils ne veulent se faire connoître que lorsqu'ils seront arrivés au Château. On les y conduit, à peine peuvent-ils se soutenir par les coups qu'ils se sont portés. Quelle fut la surprise du Comte Jean, lorsqu'il reconnut son frère ; Robert n'osoit se découvrir ; Isabelle & Pierre paroissoient indignés contre un inconnu, qui pour s'être battu avec courage & loyauté, n'en avoit pas moins mal mené leur parent. Jacques lui ordonne de lever la visière de son casque ; il obéit, & sa vue produit sur toute la famille, l'effet de la tête de Méduse.

Robert ne conçoit pas par quel événement il a combattu contre ſon père. Jacques leur explique une énigme auſſi ſurprenante, & ajoute qu'il n'a eu d'autre motif que de confondre l'orgueil de ſon fils. Il fait le plus grand éloge de ſon neveu, & lui perſuade de voyager. Ce n'eſt pas que Jacques ne vît avec des yeux auſſi jaloux que ceux de Robert, le mérite de Pierre; mais il crut que dans cette occaſion il ne pouvoit, ſans injuſtice, lui refuſer ſon approbation; ſoit afin de mortifier encore plus ſon fils, ſoit pour l'écarter du Comte de Provence régnant. Iſabelle & Jean vouloient retenir Robert & ſon père; ils refusèrent, de crainte que le ſecret de leur combat ne fût connu. Ils partirent dans la nuit, ſans Page & ſans Ecuyer, comme ils étoient venus. On ſut dans la Cour du Comte de Provence, que Robert avoit été vaincu par Pierre, & l'on ignora toujours le combat du Père & du Fils.

CHAPITRE II.

Premières avantures de Pierre à la Cour du Roi de Naples; ſon entrevue avec Maguelonne; premiers effets de leurs amours; modeſtie de Pierre de Provence.

PIerre s'étoit fait une ſi grande réputation, que les Seigneurs les plus renommés venoient de toutes parts féliciter ſon père & prendre

part à sa joie. Jean résolut de l'armer Chevalier. Il fit publier dans toute la Provence un tournois général, pour que cette cérémonie se fit avec plus de solemnité. Le jour fixé, il arriva des Chevaliers de tous les païs. Jean les reçut avec une magnificence digne d'un Souverain. Robert l'envieux ni son père ne s'y trouvèrent point; ils envoyèrent un Ecuyer pour s'excuser. Pierre gagna bien ses éperons: il remporta le prix à tous les exercices, & sur tous les Chevaliers. Il fut armé & déclaré un des plus vaillans qui eût encore paru. Un festin splendide suivit la cérémonie; chacun buvoit à sa dame; & Pierre, qui n'en avoit pas encore, buvoit tristement à celle qu'il auroit. Il étoit dans l'âge heureux, où le besoin d'aimer donne à l'âme une nouvelle existence, fait d'un caractère heureux un caractère excellent, ou d'un naturel vicieux un naturel attroce. Il sentoit se développer dans son cœur des mouvemens inconnus, qui le plongeoient dans une ivresse délicieuse; quelquefois ces mouvemens devenoient impétueux; & dans ces instans, sa tendresse pour ses parens, sa complaisance pour ses amis, sa douceur envers tout le monde, sembloient augmenter; la nature lui paroissoit plus riante & plus belle; tout ce qu'elle lui offroit l'attendrissoit. Généreux & compâtissant, il étoit alors mille fois plus sensible aux plaintes des malheureux, & plus ardent à les soulager. Il ne manquoit

à Pierre, pour devenir plus parfait, qu'un objet qui pût fixer ses désirs.

Pierre étoit dans ces dispositions, lorsqu'à la fin du repas on vint à parler de Maguelonne, fille du Roi de Naples, dont la beauté attiroit à la Cour de son père tous les Chevaliers, qui pour la mériter, tentoient les faits d'armes les plus inouis. On parla beaucoup de ses charmes & de la bonté de son caractère. On traça son portrait, que Pierre se fit repéter vingt fois. Un des Chevaliers lui demanda s'il ne comptoit pas aller courir un peu le monde, & toutes les aventures. Pierre ne répondit rien, & demeura confus & pensif.

La beauté de Maguelonne étoit empreinte dans son cœur : il brûloit d'ailleurs de voir les Cours des Princes & d'acquétir de la gloire. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit comment en obtenir la permission de ses parens. Il craignoit non seulement de les affliger, mais il sentoit combien cette séparation lui couteroit à lui-même; son cœur étoit déchiré par mille passions différentes. La confiance qu'il avoit dans sa mère, le portoit à s'adresser d'abord à elle; & quand il étoit sur le point de lui ouvrir son cœur, il étoit arrêté par la crainte de lui déplaire. Enfin, s'armant un jour de courage, il va se jetter aux genoux de son père, il lui témoigne la plus vive reconnoissance de tous les soins qu'il a pris de son éducation; il lui rappelle avec modestie les avantages qu'il en a recueillis, la réputa-

tion qu'il s'eſt faite ; mais à quoi, ajouta-t-il, aboutiront, & les principes que vous m'avez donnés, & le peu de talens que je puis avoir acquis, ſi je paſſe ma vie dans l'inaction ? ce n'eſt pas pour ſoi, c'eſt pour être l'exemple du monde, le défenſeur des opprimés, le vengeur des injures, le protecteur des malheureux, qu'un Chevalier doit vivre. J'ai formé le deſſein de remplir les devoirs que ce titre m'impoſe : daignez conſentir que j'aille publier vos bontés, & mettre en pratique vos ſages préceptes. Jean ne put entendre ce projet ſans frémir, quoiqu'il en ſentît la néceſſité ; il fit venir Iſabelle, & le lui communiqua. Cette tendre mère reſta comme frappée de la foudre. Ah ! mon fils, dit-elle, mon cher fils, nous n'avons que vous ſeul, vous faites toute notre conſolation, & vous auriez la cruauté de nous quitter ! & pourquoi iriez-vous chercher de contrée en contrée, à travers mille travaux & mille périls, une gloire qui vient au-devant de vous ? vous jouiſſez de la réputation la mieux établie ; ſi c'eſt aux dons de la fortune que vous aſpirez, à moins d'une couronne, que pouvez-vous deſirer de plus ? Nous ſommes bien éloignés de vous ſuppoſer cette eſpèce d'ambition : ſi vous voulez remplir les devoirs de la Chevalerie, où le pouvez-vous mieux que dans votre pais ? Croyez-vous qu'il ne vous offre pas aſſez d'injuſtices à réparer, aſſez de malheureux à ſecourir, & de bienfaits à répandre. Non, mon

fils; mais ne consentons point à votre départ; la seule idée m'en fait horreur: voulez-vous appesantir les maux que la vieillesse commence de rassembler sur nos têtes, lorsqu'au milieu de vos triomphes, vous vous rappellerez le chagrin où vous nous plongez? Comment votre âme pourra-t-elle s'ouvrir à la joie? Oh! ma mère, s'écria Pierre, ce n'étoit que pour combler vos jours de gloire & de félicité, que j'avois desiré de me faire connoître: l'honneur que les pères acquièrent ne produit aux enfans que de l'honneur; les pères recueillent des actions glorieuses de leurs enfans, l'honneur & la volupté la plus pure. Si ma vie offre quelque trait digne d'être imité, pour qui la jouissance de l'éclat qu'il fera dans le monde sera-t-elle plus douce? Sera-ce pour moi, qui aurai satisfait mon ambition, & peut-être le penchant de mon cœur? ou pour vous, qui verrez le fruit des bons principes que vous m'avez donnés? Balancez le plaisir que vous trouverez à me voir languir auprès de vous, dans une obscure oisiveté; & la satisfaction que pourra vous procurer la réputation à laquelle j'aspire; & lorsque vous aurez bien pesé l'un & l'autre, si vous trouvez plus avantageux de me retenir, je renonce à mon projet; mais, sur-tout, compensez la peine que vous fera mon départ, avec le chagrin que j'aurai à me séparer de vous, & qui m'a empêché jusqu'à ce moment de vous de-

mander la permiſſion que je vous demande encore malgré moi.

Le Comte Jean & Iſabelle fondoient en larmes, & ne pouvoient blâmer Pierre, qui paroiſſoit auſſi affligé qu'eux. Enfin, ils l'embraſsèrent, & lui accordèrent ce qu'il demandoit. Ils exigèrent ſeulement de lui qu'en quelque lieu de la terre qu'il allât, il leur donnât de ſes nouvelles autant qu'il le pourroit. Dès ce moment le Comte ne s'occupa plus que du ſoin des équipages de ſon fils, & lui rappella tous les bons principes qu'il lui avoit donnés: il lui choiſit des domeſtiques fidèles & ſages, & lui fit préſent de ſes meilleurs chevaux. Iſabelle l'accabla de dons & de careſſes, & lui recommanda ſur-tout trois riches anneaux, qu'elle lui remit.

Pierre partit enfin, & dirigea ſa marche vers l'Italie: il arriva à Naples, où règnoit le père de la belle Maguelonne. Quoiqu'il eût une ſuite brillante, il ne voulut point être connu; il défendit à ſes gens de prononcer ſon nom dans l'hôtellerie. Il prit des informations ſur le caractère du Roi, ſur les coutumes & les uſages du païs, & ſur les Chevaliers qui étoient alors dans Naples. Son hôte, qui l'inſtruiſoit de tout, lui apprit que depuis peu, il étoit arrivé un Chevalier, d'une valeur & d'un courage à toute épreuve, à qui le Roi témoignoit beaucoup d'eſtime, & en faveur duquel il avoit ordonné des joûtes pour le Dimanche ſuivant,

ſuivant, & que la Princeſſe devoit les honorer de ſa préſence.

Pierre attendit ce jour avec la plus vive impatience ; il prit deux clefs pour ſa deviſe, il les fit broder ſur ſes habits & ſur les harmois de ſes chevaux. Dès le point du jour paré de tout ce qu'il avoit de plus précieux, il ſe rendit au camp ; il attendit l'heure marquée pour les joutes. Le Roi & la Reine, accompagnés de Maguelonne & de toute la Cour, arriverent enfin. Pierre reconnut aiſément la Princeſſe au portrait qu'on lui en avoit fait, & trouva qu'elle étoit au-deſſus de tout ce qu'on lui en avoit dit. Suivi d'un Ecuyer & d'un Page, il ſe plaça modeſtement dans l'endroit le plus éloigné, & néanmoins à portée de conſidérer Maguelone.

Le Heraut cria que les Chevaliers qui voudroient combattre en l'honneur des Dames, pouvoient ſe préſenter. Henri de Caprara parut auſſi-tôt, & un des Chevaliers du Roi marcha contre lui ; mais Caprara d'un coup de ſa lance qui ſe rompit, le renverſa lui & ſon cheval ; celle du Chevalier lui échappa des mains, & tomba entre les jambes du cheval de Caprara qui fut renverſé à ſon tour. Quelques amis du Chevalier publierent que Caprara avoit eu du déſavantage ; ce ſoupçon l'indigna, il ne voulut point combattre. Pierre ſe diſoit tout bas ; l'orgueil eſt une paſſion bien inconſéquente ; un ſecond combat eût

bien mieux juſtifié Caprara, que ſa retraite.

Le Chevalier qui avoit renverſé Caprara, étoit le tenant : le Héraut cria que s'il y avoit quelque Chevalier qui voulût combattre, il pouvoit ſe préſenter. Pierre s'avance avec une modeſte fermeté, défie le Chevalier, & lui porte un ſi rude coup qu'il le jette à dix pas de ſon cheval. Les ſpectateurs ſont étonnés ; le Roi veut ſavoir quel eſt ce brave étranger ; un Héros vient le lui demander de ſa part. Dites au Roi, répondit Pierre, que je ſuis un pauvre Chevalier François, qui ne cherche que l'honneur, qui a fait vœu de ne dire ſon nom à perſonne, & qu'il le ſupplie de ne pas exiger qu'il le lui diſe. Le Roi loin de lui ſavoir mauvais gré de cette réponſe, loua ſa modeſtie ; il admira bien plus ſon courage, lorſqu'il lui vit abattre tous les Chevaliers qui ſe préſenterent, pouſſant vigoureuſement les uns de ſa lance, frappant les autres de ſon épée, évitant avec une légéreté ſurprenante tous les coups qu'on lui adreſſoit, ſoit en voltigeant, ſoit en les parant ; ſon agilité n'étoit pas moins redoutable que ſa force. Le Roi ne put s'empêcher de convenir que jamais il n'avoit vu un Chevalier auſſi vaillant, & qui eut autant de graces. Maguelone enchériſſoit ſur les éloges. Les Chevaliers même qu'il avoit vaincus, prenoient part à ſa gloire ; Caprara ſur-tout devint dès ce moment ſon meilleur ami. Maguelone étoit ſi charmée de le voir combatre,

qu'à ſa priere, le Roi ordonna pluſieurs autres tournois ; il en ſortit toujours avec le même éclat, & la Princeſſe ne le voyoit jamais qu'elle ne ſentît augmenter ſon eſtime. Elle avoit vu bien des chevaliers, aucun n'avoit fait ſur elle la même impreſſion. Elle juſtifia le deſir de ſavoir ſon nom, par l'envie que ſon pere en avoit témoignée le premier ; il avoit répété pluſieurs fois que l'inconnu avoit des manieres trop nobles, un courage trop ſupérieur, pour n'être pas d'une illuſtre origine ; & elle en concluoit qu'il falloit le traiter en conſéquence, & prendre tous les moyens de découvrir ſon nom. Maguelone réuniſſoit la douceur & la vivacité ; elle avoit toutes les vertus d'une ame tendre, & toutes les qualités d'un eſprit actif & pénétrant ; mais dans ce moment, le ſentiment qui la dominoit, étoit la crainte que ſon pere ne manquât aux bienſéances. Elle eût deſiré de pouvoir dire à ſon pere d'attirer l'étranger à ſa Cour ; elle n'oſoit lui tracer les moyens ſurs qu'elle croyoit avoir pour ſatisfaire la curioſité de ſon pere, car elle mettoit tout ſur le compte du Roi.

Tandis qu'elle rouloit dans ſa tête mille deſſeins, qu'elle voyoit partout des obſtacles, qu'elle accuſoit en ſecret le peu d'égards qu'on avoit pour l'inconnu, qu'elle s'en prenoit à ſon pere, ſi l'on ne ſavoit pas encore qui il étoit, le Roi, ſans recourir à aucun des projets inu-

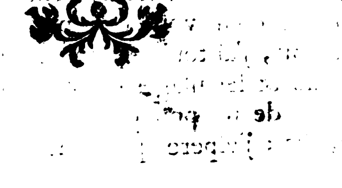
tiles que ſa fille formoit, envoya retenir le Chevalier avec pluſieurs de ceux qui avoient combattu contre lui, à dîner pour le lendemain dans ſon palais.

Si Maguelone fut charmée de cette invitation, quel plaiſir en reſſentit Pierre, qui brûloit de la voir de plus près ! le Roi le plaça à côté de ſa fille pour lui témoigner plus particulierement le cas qu'il faiſoit de lui. Les repas des Rois ne ſont pas toujours les feſtins des Dieux; le cérémonial incommode, la contrainte & le reſpect en banniſſent ſouvent le plaiſir & la gaieté. Pierre, ſans oublier qu'il étoit aſſis à côté du Roi, ne fit attention qu'à la beauté de ſa fille; il dévoroit ſes ſoupirs, & ſon cœur étoit déchiré par la paſſion la plus vive. Maguelone éprouvoit les mêmes ſentimens & n'en vouloit rien croire; elle prenoit ſes tranſports pour de ſimples mouvemens d'une admiration légitime, & ſa tendreſſe pour un eſtime qu'on ne pouvoit refuſer à tant de vertus. Lorſque le dîner fut fini, la converſation devenant plus générale, Maguelone, après avoir dit quelques mots qu'elle crut très-flateurs aux autres Chevaliers, s'adreſſa à Pierre d'un ton qu'elle croyoit marquer beaucoup d'indifférence. L'impreſſion que votre valeur & votre ſageſſe, lui dit-elle, ont faites ſur le Roi & ſur la Reine, eſt ſi forte, que ſi elle a échappé à votre amour propre, il faut que vous ſoyez l'homme le plus modeſte qu'il y ait ſur la

terre. Ils vous regardent comme le plus bel ornement de leur Cour; & ce qui prouve la solidité du jugement qu'ils ont fait de vous, c'est que ceux qui auroient le plus d'intérêt à vous porter envie, ne peuvent s'empêcher de vous aimer. Le plus grand plaisir du Roi, de la Reine & des Dames, est de vous voir ici le plus souvent que vous pourrez. C'est la seule marque de reconnoissance qu'ils exigent de vous & vous êtes trop courageux pour être ingrat.

Pierre étoit moins pénétré des marques de la bonté du Roi, que de celle de la Princesse; après l'avoir priée de les remercier, il ajouta que ce qui le flattoit le plus, étoit l'honneur qu'elle daignoit lui faire, de lui expliquer les intentions du Roi, n'ayant rien fait encore pour mériter qu'elle ne le vît point avec repugnance à la Cour; il s'obligea, si elle ne le désapprouvoit point, de se consacrer tout entier à son service: le désapprouver, dit-elle, non, non, je vous retiens dès ce moment pour mon Chevalier. Elle alloit continuer, lorsque la Reine sortit; la Princesse se vit à regret obligée de la suivre; mais avant de se séparer de Pierre: Brave Chevalier, lui dit-elle, venez le plus souvent qu'il vous sera possible. Vous êtes François, j'ai toujours desiré de connoître les mœurs & les usages de votre nation; je suis fâchée de ne pouvoir vous mettre sur cette matiere; j'espere que je serai plus heureuse

une autre fois. La Princeſſe ſortit auſſi-tôt avec ſa mere, & Pierre reſta avec les autres courtiſans auprès du Roi qui l'interrogea encore ſur ſon pays & ſur ſon nom, il lui répéta qu'il étoit François & Chevalier; qu'il n'avoit qu'une fortune médiocre & un grand deſir d'acquérir de l'honneur, & qu'il le ſupplioit encore de ne pas exiger qu'il dît ſon nom. S'il étoit connu, ajouta-t-il par les actions de mes ancêtres, j'aurois à craindre, ſi je ne les égalois point, de faire tort à un nom illuſtre; je craindrois encore, ce qui n'arrive que trop ſouvent, que ceux qui ſeroient témoins de mes faits, ne les honoraſſent à cauſe du nom que mes ayeux m'auroient tranſmis, & je ne veux rien devoir qu'à moi-même. Si par hazard j'étois d'une naiſſance obſcure, ou du moins ſimple gentilhomme, je ne voudrois faire connoître mon nom, que lorſque je l'aurois illuſtré. Le Roi approuva l'étranger, il lui promit de ne plus lui marquer aucune curioſité à ce ſujet, & de ne conſidérer en lui que lui-même.



CHAPITRE III.

Conversation intéressante de Maguelone & de Nicé; maniere de philosopher de la Princesse sur le préjugé de la naissance; message de Nicé; ses remontrances inutiles.

PIERRE voulut en vain se rendre compte des sentimens qu'il éprouvoit; il les comparoit à tous ceux qui l'avoient agité jusqu'à ce moment; son cœur n'avoit encore connu que ceux de l'amitié, de la tendresse pour ses parens & de la gloire; Maguelone avoit quelque chose de plus séduisant; son idée seule le jettoit dans une rêverie profonde, son nom le faisoit tressaillir; il passoit malgré lui de la joie à la tristesse, du respect au desir, de l'espérance à la crainte. Le son de voix de Maguelone retentit sans cesse au fond de son cœur, son image est toujours présente à ses yeux; il ne conçoit point quelle est cette passion, si douce & si impérieuse. La gloire l'avoit tyrannisé & le dominoit encore, mais elle n'enflammoit pas son sang dans ses veines.

Maguelone de son côté n'étoit guères moins agitée; elle avoit vu avec indifférence une foule des Chevaliers s'efforcer à lui plaire, & Pierre sans aucun effort s'étoit rendu le maître de toutes les facultés de son ame. Elle

ne penſoit qu'à lui, elle ne voyoit que lui ; elle ſe le repréſentoit aux priſes avec ſes rivaux; la crainte lui rendoit tous ſes dangers préſens, les graces qu'elle avoit admirées en lui, lui paroiſſoient plus touchantes dans le ſilence & la retraite ; la modeſtie avec laquelle il s'étoit défendu de dire ſon nom, exagéroit ſes vertus aux yeux de ſon amante ; l'imagination prêtoit les mêmes charmes à ce qu'il avoit dit & à ce qu'il n'avoit pas voulu dire. Le cœur de Maguelone ne pouvoit ſuffire aux mouvemens qui l'agitoient. Juſqu'alors elle avoit partagé ſa tendreſſe entre ſon pere, ſa mere & Nicé ſa nourrice ; Nicé venoit d'entrer dans ſon ſeptieme luſtre, elle aimoit Maguelone comme ſa fille, l'amour l'avoit unie de ſes plus jeunes ans, au fils d'un vieux Ecuyer, dont le Roi de Naples avoit négligé de récompenſer les ſervices. L'amant de Nicé trouva un obſtacle à ſes feux dans la médiocrité de la fortune de ſon pere ; il alla ſe jetter aux genoux du Roi, il lui préſenta Nicé, le Roi les unit, & accorda une penſion au vieux Ecuyer, & donna de l'emploi à ſon fils. Nicé donna bientôt à ſon mari un gage de ſa tendreſſe ; la Reine ſe chargea de l'enfant, & fit nourrir Maguelone ſous ſes yeux par Nicé. Les meres, les Reines même, doivent s'attendre, ſi les enfans qu'elles nourriſſent d'un lait étranger ne ſont pas des ingrats, qu'ils partageront tout au-moins leur affection entr'elles, & leurs nour-

rices. Maguelone avoit pour la Reine le plus grand respect, & la plus vive tendresse; mais elle avoit conservé pour Nicé la confiance la plus aveugle.

Depuis que Maguelone avoit vu Pierre, le sommeil avoit fui de ses yeux; une inquiétude inconnue & nouvelle ne permettoit plus à ses sens de se livrer au repos. Les soucis s'allegent en se communiquant & ceux que l'amour cause deviennent des tyrans, quand on les force au silence. Sur la fin d'une nuit que Maguelone avoit passée dans le trouble & l'agitation, elle forma le dessein d'ouvrir son cœur à Nicé. A peine eût elle pris cette résolution, qu'elle se trouve plus tranquile; elle s'assoupit & retrouva Pierre dans le sommeil; à peine l'aurore eût elle montré ses premiers rayons, qu'elle alla trouver sa nourrice, qui couchoit auprès de son appartement, & dont elle savoit que le mari étoit absent pour le service du Roi.

O ma chere Nicé, lui dit-elle en l'embrassant, prends pitié de ta fille; si jamais elle eut besoin de ton secours, c'est dans ce moment. Nicé à demi éveillée, craignit que quelque malheur ne fût arrivé à Maguelóne; elle la presse de la tirer d'inquiétude: dis-moi, reprit la jeune amante, tu as vu ce Chevalier qui depuis trois jours remplit Naples du bruit de ses exploits, as tu quelque moyen de découvrir qui il est, quelle est son origine? Si

j'en crois mon cœur, il est au-dessus des héros & des Rois ; je ne sai, mais depuis que l'ai vu, je ne suis plus à moi ; je t'ai entendu raconter les amours de ton mari pour toi, tes premiers feux pour lui ; Nicé, quand je compare ce que tu disois alors, à ce que je ressens aujourd'hui, certainement ce que j'éprouve doit être de l'amour ; mais qu'il est différent du tien ; à peine me paroissois-tu émue, & moi, & moi Nicé.... Maguelone les yeux humides & étincellans embrassoit sa nourrice, & commençoit vingt propos qu'elle n'achevoit pas ; faisoit mille questions dont elle n'attendoit pas les réponses.

L'aurore avoit chassé les ombres de la nuit, dans ces momens si terrible aux amans, & si délicieux pour les époux, il ne fut pas difficile à Maguelone d'attendrir Nicé. Ah, ma fille, dit-elle, que je vous plains ! il n'est que trop vrai que vous aimez, & malheureusement celui que vous aimez est un étranger qui n'est connu de personne : tout ce dont il convient, c'est qu'il est sans fortune ; il ne dit rien sur sa naissance ; s'il étoit d'une illustre origine, pourquoi se cacheroit-il ? Sa valeur & ses graces ont, je l'avoue, de quoi flater les desirs d'une femme ; mais est-ce assez pour vous ? Née du sang des Rois, fille d'un Roi puissant, seule héritiere d'un des plus beaux trônes du monde, est-ce sur un aventurier que va se fixer votre choix ? Nicé, reprit Maguelone ; tu me parles de

trône, de grandeurs, de fortune, qu'est-ce que tout cela a de commun avec l'amour ; tu me ferois detester mon rang, s'il me défendoit d'être sensible aux vertus d'un honnête homme parcequ'il n'est ni riche, ni puissant. Les grandeurs devroient être le prix de la valeur & non de la naissance; mais cruelle Nicé, qui t'a dit que celle de l'étranger étoit vile ? ce n'est que parce que tu le crains, que tu t'opposes à mes desirs ; eh bien va, emploie toute ton adresse pour découvrir quel est son pays, quels sont ses parens : ce n'est pas que je doute de rien, je veux seulement me justifier auprès de toi. Je veux que tu puisses m'aider de tes conseils sans avoir à rougir. La nourrice reprit, & si par malheur mes découvertes m'apprenoient que cet inconnu est né dans un rang indigne de vous !... Alors, répondit Maguelonne, alors, je regarderai comme une folie le préjugé qui décore un fat du mérite de ses ayeux, & qui avilit l'homme de mérite, parce que ses ayeux n'en avoient point. Ah, ma pauvre fille ! s'écria la bonne nourrice, l'amour la rend folle, il l'a fait raisonner comme un des sept Sages de la Grèce. Ma chère amie, reprit Maguelonne, tu m'as tenu lieu de mère, ne m'abandonne pas dans cette occasion ; ah, sans toi, que vais-je devenir ? Victime des préjugés, il faudra que je meure. Je sais ce que je dois à mon père, & comme père & comme souverain ; bientôt forcé par je ne sais quelle

politique, il diſpoſera de ma main en faveur de quelque prince que je n'aurai jamais vû, & qui croira me faire grace en l'acceptant. Nicé, cette penſée me fait frémir plus que jamais. Si tu découvres que l'étranger eſt d'un état tel que le mien, alors, Nicé, je profiterai de l'aſcendant que ma tendreſſe me donne ſur mes parens, pour les diſpoſer en ſa faveur. S'il n'eſt pas né prince, ſans déſobéir à mon père, je trouverai aſſez de prétextes pour éloigner tous les mariages qu'on propoſera. Je connois aſſez l'eſprit flexible des courtiſans pour les mettre tous dans mes intérêts quand j'aurai beſoin d'eux, contre les intérêts même de la politique. Ils tiennent tout de moi, ils me ſeconderont; mon père eſt d'un âge avancé, tu ſais que je donnerois ma vie pour prolonger la ſienne; mais ſelon l'ordre commun de la nature, je dois lui ſurvivre; quand ce ne ſeroit que d'un jour, ce jour ſera à l'étranger; quel qu'il ſoit, je ſaurai bien l'élever juſqu'à moi!.... Il eſt tard, leve-toi, ma chère amie, va, cours, & s'il le faut, pénétre juſques chez l'inconnu; interroge, preſſe, & s'il le faut, dis-lui tout ce que je ſens pour lui, je n'en rougirai point; l'amour ceſſe d'être une foibleſſe quand il s'attache à la vertu. Adieu, tu connois l'état de mon cœur, ma vie eſt entre tes mains.

Maguelonne plus tranquille rentra dans ſon appartement & ſe remit dans ſon lit, juſqu'à

ce que ses femmes entrèrent. Pour Nicé, elle s'habilla à la hâte, s'étourdissant tant qu'elle pouvoit sur les suites de la démarche qu'elle alloit faire.

Pierre, non moins sensible, mais plus timide que Maguelonne, n'osoit se flatter de lui avoir plû; quoiqu'elle lui eût parlé avec trop de bonté pour craindre de lui être tout à fait indifférent, il étoit bien éloigné de croire qu'il eût fait une impression aussi vive sur elle; il eût voulu lui faire connoître ses sentimens, il étoit retenu par sa timidité; il crut qu'il valoit mieux attendre que le temps & ses services eussent préparé l'ame de Maguelonne à recevoir l'aveu de son amout. Il étoit occupé de ces différentes idées, lorsque Nicé entra chez lui. Pierre courut au devant d'elle; il savoit qu'elle étoit la confidente de la princesse, & il n'osoit lui demander à quelle occasion elle étoit venue. Votre surprise, m'étonne, lui dit Nicé; beau, jeune, brave & vainqueur de tous nos chevaliers, devez-vous trouver extraordinaire de voir une femme à cette heure dans votre appartement? Tout chevalier est le protecteur des belles; peut être suis-je la première qui viens réclamer votre secours, mais certainement je ne serai pas la dernière; qui! moi! s'écria Pierre, je serai assez heureux pour vous être de quelque utilité? Parlez, Madame, disposez de mon bras. Non, dit Nicé, ce n'est pas de votre valeur dont j'ai besoin;

c'est de votre confiance. Chevalier, vous aurez pour amis tous ceux qui vous connoîtront, le roi & la reine vous aiment déja comme leur fils; la princesse a pour vous les sentimens que vous méritez; ils n'ont pas besoin de savoir votre nom pour être persuadés que votre naissance répond à votre mérite; mais ils craignent, & la princesse plus que personne, que des courtisans méchans & jaloux, ne se servent du prétexte de votre silence pour vous nuire. L'intérêt qu'elle prend à vous la rend inquiete; elle désire que vous lui donniez la satisfaction de savoir qui vous êtes, afin que dans l'occasion, elle puisse prendre votre défense: elle vous promet le secret le plus inviolable, & je puis vous assurer qu'elle vous saura gré de votre confiance.

Pierre, après un moment de réflexion, dit à Nicé que ni la crainte des intrigues de la Cour, ni celle de passer pour un homme sans parens, ne le détermineroient jamais à déclarer son nom; que le seul désir de plaire à la princesse le forçoit d'avouer qu'il étoit né d'une famille illustre & connue en France, qu'il n'attachoit quelque valeur à ce titre, que parce que la princesse sembloit en faire quelque cas: elle en fait aussi peu que vous, dit Nicé; mais tel est l'empire du préjugé, que les grands ne s'estiment qu'autant qu'ils peuvent compter un certain nombre d'ayeux, & que dans leurs alliances ils ne donnent pas seulement au vice

annobli la préférence ſur la vertu roturière; mais qu'ils la regardent comme une flétriſſure. Maguelonne ne vous en eût pas moins eſtimé, ſi vous n'euſſiez été qu'un homme de mérite. Elle veut que le courtiſan vous honore & vous reſpecte; & ce que je vais lui apprendre lui fera le plus grand plaiſir.

Pierre étoit au comble de la joie, il donna à Nicé une bague dont la comteſſe de Provence lui avoit fait préſent; je n'oſerois, dit-il, l'offrir à la princeſſe : de quelque prix que cet anneau ſoit à mes yeux, il n'eſt pas digne d'elle. Nicé voulut ſavoir de qui il le tenoit; c'eſt de ma mère, dit le chevalier, elle me le recommanda quand je me ſéparai d'elle; je ſerai trop heureux, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de le lui préſenter, qu'il appartienne à la perſonne que Maguelonne aime le plus. Eh bien, reprit Nicé, pour vous récompenſer de votre confiance, je m'engage de le faire accepter à Maguelonne. Adieu, venez à la Cour, on vous y attend avec impatience.

La princeſſe attendoit Nicé, qui lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; elle ne lui cacha point que le chevalier avoit pour elle les mêmes ſentimens qu'elle éprouvoit pour lui; elle ajouta, voilà un anneau qu'il m'a donné, le prix qu'il y attache le rend ineſtimable à ſes yeux; il le tient de ſa mère, & c'eſt par rapport à vous qu'il m'en a fait le ſacrifice; à toi, ma chère Nicé, reprit Maguelonne? Je ne te

l'envie pas ; cependant tu peux y mettre le prix que tu voudras & cède le moi. Nicé ſe mit à rire, apprit à Maguelonne la délicateſſe du chevalier & lui donna l'anneau.

Maguelonne au comble de la joie, ne ceſſoit de parler du chevalier, elle vouloit que Nicé pouſsât la complaiſance juſqu'à lui faire ſavoir tout ce qu'elle ſentoit pour lui ; Nicé qui voyoit avec plus de ſens froid les ſuites de cet amour, voulut en repréſenter les dangers à la princeſſe ; ſongez-vous, lui dit-elle, que ce ſeroit vous compromettre, que vous attireriez ſur lui la colère du roi, & qu'enfin à votre âge il ne vous eſt pas permis de diſpoſer de votre main ? Que les amans ſont injuſtes quand on contrarie leurs paſſions ; Maguelonne s'emporta contre Nicé, proteſta qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que le chevalier & la menaça d'aller elle-même tout déclarer à ſon père ; enfin elle finit par ſe jetter aux pieds de ſa nourrice, en la ſuppliant d'avoir pitié d'elle. Nicé ſe laiſſa fléchir ; ſeulement elle exigea qu'elle ſe laiſsât conduire par ſes avis. La nourrice eſpéroit qu'elle pourroit détruire peu à peu ces premières impreſſions ; mais elle s'apperçut que Maguelonne étoit ſans ceſſe occupée de ſon objet ; mille ſonges le lui retraçoient dans le ſommeil, pendant lequel elle lui avouoit ſa foibleſſe, & le forçoit de lui apprendre ſon nom & ſon origine, afin du moins qu'elle ſût quel étoit celui à qui elle avoit

avoit donné ſon cœur; la pauvre Nicé jugea que ſa fille ne guériroit jamais de la bleſſure qu'elle conſervoit dans ſon cœur, & ne s'attacha plus qu'à l'aider de ſes conſeils.

CHAPITRE IV.

Inquiétude ſatisfaite; ſecret confié; mariage promis & commencé; gages donnés & reçus.

PIERRE étoit dans l'inquiétude de ſavoir quel avoit été l'effet du meſſage de Nicé; dans la crainte qu'il n'eût déplu à Maguelonne, il n'oſoit paroître à la Cour. Il eut recours à la Nourrice; elle le raſſura & lui promit de s'intéreſſer pour lui, à condition que ſon amour n'auroit que des vues honnêtes. Pierre jura qu'il aimeroit mieux mourir que de penſer autrement. Aimer, ſervir & reſpecter Maguelonne, étoit le ſeul but qu'il ſe propoſoit; tout autre lui paroiſſoit indigne d'un Chevalier. Il s'éleva avec une force qui enchanta Nicé, contre les vils corrupteurs qui ſe font un jeu de la ſéduction : puiſſe-je périr à vos yeux, s'écria-t-il, ſi entraîné par une paſſion aviliſſante, il m'arrive jamais de porter un regard téméraire ſur l'objet de ma tendreſſe. J'adore Maguelonne, je donnerois ma vie pour elle, & s'il falloit conquérir ſa main, il

n'eſt point de péril où je ne m'expoſaſſe ; mais aſſurez-la que mes inclinations ſeront toujours auſſi honnêtes que vives & ſinceres. Eh bien, lui dit Nicé, puiſque vos intentions ſont ſi pures, apprenez que la Princeſſe a pour vous l'amour le plus tendre ; pourquoi donc vous obſtiner à cacher votre nom ? Car s'il eſt tel qu'elle le deſire, il ne ſeroit pas impoſſible que vous fuſſiez unis. Pierre promit de ſe déclarer à la Princeſſe, & pria Nicé de lui remettre une autre bague plus riche que la premiere & de lui procurer le moyen de la voir.

Nicé revint auprès de Maguelonne & lui rapporta la converſation qu'elle venoit d'avoir avec le Chevalier ; la Princeſſe fut touchée de la délicateſſe des ſentimens de ſon amant ; elle le trouvoit tel qu'elle le deſiroit, honnête, franc, ſincere ; elle ne put s'empêcher de rougir en recevant l'anneau qu'il lui envoyoit ; elle chargea Nicé de lui dire qu'elle le verroit en ſecret, & la pria de lui en faciliter le moyen. La bonne Nicé, après s'être bien aſſurée de l'honnêteté des deux amans, remit leur entrevue ſecrete au lendemain. Elle avertit Pierre de ſe trouver à la porte du jardin vers les trois heures de l'après-midi, lorſque tout le monde repoſeroit, ſuivant la coutume d'Italie.

Au moment, & à l'heure indiqués, Pierre ne manqua pas de venir au rendez-vous ; la

porte étoit entr'ouverte, & Nicé le conduisit dans la chambre de Maguelonne. La Princesse rougit à la vue du Chevalier; ils resterent comme immobiles l'un & l'autre; également timides & embarrassés, leurs regards s'évitoient & se rencontroient successivement; emportés par l'amour, retenus par la décence & le respect, ils n'osoient ni se parler, ni se taire. Pierre mit fin le premier à cet embarras délicieux; entraîné par un mouvement auquel il lui eût été impossible de résister, il se précipite au pieds de Maguelonne, qui, par un mouvement aussi prompt, se leve, le prend par la main & l'oblige de se placer à côté d'elle. Nicé se retire & leur embarras augmente encore. Après quelques momens de silence, Maguelonne eut la force d'adresser ainsi la parole à Pierre: généreux Chevalier, lui dit-elle, j'ai une trop grande opinion de la noblesse de votre ame, pour craindre que vous tiriez quelque conséquence désavantageuse du desir que j'ai témoigné de vous voir en secret; je sais que cette démarche, aux yeux de personnes moins sages que vous, pourroit paroître irréguliere; mais la pureté de mes intentions & la connoissance que j'ai de vos vertus, suffisent pour me rassurer. Je vous ai fait dire par Nicé quels étoient les sentimens que vous m'avez inspirés, & si elle ne m'a point trompée, je juge que les vôtres sont entiérement conformes aux miens. Pierre alloit l'inter-

rompre pour lui confirmer par les proteſtations les plus tendres, le rapport de la Nourrice : Maguelonne l'arrêta. Nous nous aimions, continua-t-elle, avant de ſonger à nous en faire l'aveu : jamais le ciel n'a uni deux cœurs par un ſi bel accord ; cependant, Chevalier, la confiance que j'ai eue en vous, juſques aujourd'hui, méritoit que la vôtre, à mon égard, fût ſans réſerve. Ah, Princeſſe, s'écria Pierre, en tombant une ſeconde fois à ſes genoux, pardonnez-moi un ſecret qui doit juſtifier le motif qui me l'a fait garder. Je vous jure par votre candeur & par votre beauté, que le deſir de la gloire ne m'a point attiré à votre Cour, que j'y ſuis venu dans le deſſein de vous plaire, & que ne voulant devoir cet avantage qu'à moi-même, j'étois réſolu de me retirer ſans me faire connoître, ſi je n'avois pû y réuſſir. C'eſt ce que j'avois réſolu de faire en quittant la maiſon paternelle : c'eſt à vous à préſent à décider ſi je puis me permettre de rompre le ſilence ; Maguelonne en rougiſſant ne put s'empêcher de ſourire : elle tendit la main au Chevalier, le fit relever & le conjura plus vivement que jamais de ſe déclarer. Il la pria à ſon tour de ne dire à perſonne ni ſon nom, ni ſon origine. Si le Comte de Provence vous eſt connu, ajouta-t-il, vous ſavez qu'il a un frere qui préféra la tranquillité des états qu'il pouvoit revendiquer, à la gloire cruelle de s'aſſeoir ſur un trône enſanglanté ; je ſuis le fils de ce

Prince généreux, le neveu du Comte régnant, & petit neveu, par ma mere, du Roi de France. Si le préjugé de la naissance en étoit un pour vous, jamais vous n'auriez sû mon secret. Quoi ! Prince, reprit Maguelonne, vous pourriez d'un seul mot partager avec mon pere, l'amour & les hommages de ses sujets, & vous refusez de vous faire connoître. Vous pourriez peut-être exiger de lui qu'il vous accordât sa fille, & vous négligez ce moyen ! Ah, Princesse s'écria Pierre, que ce moyen nous feroit funeste à l'un & à l'autre ! Le Comte de Provence mon oncle, peu jaloux de la gloire que je puis acquérir par les armes, ne prendra jamais aucun ombrage de mes exploits, lorsqu'ils se borneront à remporter le prix des tournois, à vaincre des Chevaliers, à défendre les opprimés, enfin à remplir tous les devoirs de la Chevalerie ; au contraire, il se glorifiera d'être mon oncle ; mais s'il soupçonnoit qu'en épousant l'héritiere d'un empire, je pourrois me faire un parti redoutable ; alors craignant que je ne fisse valoir mes droits & que je ne remisse mon pere sur un trône usurpé, il employeroit les ressorts les plus secrets de sa politique pour empêcher notre union, & peut-être des trames plus odieuses encore pour me priver du jour : un usurpateur se croit tout permis pour se maintenir sur le trône. Vous voyez l'intérêt que j'ai non-seulement de cacher mon nom, mais de dérober notre intelligence à tous les yeux.

Maguelonne frémit des dangers auxquels ſon indiſcrétion pourroit expoſer ſon amant, elle jura bien de renfermer ce ſecret dans le fond de ſon cœur. Elle ajouta que quoiqu'elle ne regardât la naiſſance que comme un effet du haſard, elle ſe félicitoit de ce qu'il venoit de lui découvrir; que ſi le Roi de Naples, ſon pere, le connoiſſoit, & s'il ſavoit leur inclination mutuelle, il n'héſiteroit pas à les unir, & qu'ainſi elle étoit aſſurée de ne pas manquer à ce qu'elle devoit à ſon pere, en donnant ſon cœur & ſa foi à un Chevalier brave & du ſang des Rois; en conſéquence, elle lui jura de n'avoir jamais d'autre époux que lui, & pour gage de ſa promeſſe, elle ôta de ſon cou une chaîne d'or qu'elle portoit, & la paſſa au cou du Chevalier, comme pour lui marquer qu'elle l'uniſſoit à elle; de ſon côté, Pierre à ſes genoux, promit de n'avoir jamais d'autre épouſe, ni d'autre maîtreſſe, & prenant une de ſes mains, après l'avoir tendrement baiſée, il lui paſſa au doigt le troiſieme anneau qu'il avoit reçu de ſa mere. Ils cimenterent leur union par les ſermens les plus ſolemnels; & prirent enſemble des arrangemens pour ſe voir à l'avenir.

Maguelonne après cet entretien, appella Nicé qu'elle préſenta à ſon amant; elle lui certifia que Pierre étoit de la plus illuſtre origine; qu'il étoit de la plus grande importance & qu'il y alloit de ſa vie, de cacher ſon nom;

elle pria Nicé de ne pas s'en informer davantage, elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer entr'eux; Pierre après avoir prié la Nourrice de favoriser leurs entretiens secrets, & lui avoir certifié, foi de Chevalier, qu'ils ne seroient unis que par l'amitié la plus pure, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de serrer leurs liens au pied des autels, lui fit présent d'un bracelet garni de diamans, & se retira chez lui.

Maguelonne le cœur rempli de son amant, ne cessoit d'en parler à sa Nourrice; elle eût voulu que Nicé l'eût vanté avec les mêmes transports; Nicé qui craignoit les suites de leurs engagemens, dit à la Princesse: je ne puis désapprouver votre choix, c'est le Chevalier le plus aimable qui ait paru à la Cour; & si ce que vous me dites de son origine est vrai, je ne désespere pas qu'avec le temps & par ses soins, il ne vienne à bout de tous les obstacles qui vous empêchent d'être véritablement époux; mais de grace, madame, contraignez-vous, gardez-vous de laisser appercevoir votre intelligence, lorsque vous vous trouverez avec votre amant devant le Roi ou la Reine & les courtisans. Je sais, par ma propre expérience, combien il est difficile à l'amour de se déguiser, & vous savez combien l'œil des Courtisans est pénétrant. Voyez à quels dangers vous exposeroit la moindre indiscrétion. Votre pere justement irrité vous priveroit non-seulement de sa tendresse; mais

il se croiroit intéressé à perdre votre amant ; enfin, comme vous ne pouvez disposer de vous sans le consentement du Roi votre pere, le Chevalier ne peut pas non plus, sans injustice, recevoir de vous un don qui ne vous appartient pas ; ainsi la vengeance de votre pere contre vous & contre lui, seroit fondée sur les loix divines & humaines ; pour moi j'en serai sans doute la premiere victime. Chere Nicé, s'écria la Princesse, en l'embrassant, ô ma seconde mere, je ne me conduirai que par tes conseils; sois toujours auprès de moi, & si tu t'apperçois que je m'oublie un moment, il suffira que tu m'en fasses appercevoir, pour que l'idée du danger auquel j'exposerois mon amant & toi, me fasse frémir & rentrer en moi-même. Parle-moi quelquefois de Pierre, & flatte-moi de l'espérance qu'un jour nous serons l'un à l'autre. Ciel ! n'est-il donc permis qu'aux derniers de nos sujets de se faire leur destinée ; à quoi sert le trône, si les Souverains sont forcés de faire des sacrifices ! si, sans cesse accablés par leurs chaînes politiques, ils ne peuvent disposer de leur cœur. Quelles contrariétés ! Si Pierre régnoit, & qu'il fût un tyran détesté mais puissant, Pierre n'auroit qu'à vouloir & il seroit mon époux. S'il n'étoit que le fils d'un berger, eût-il le courage des plus grands héros & la sagesse des meilleurs Rois, on le puniroit d'oser aspirer au cœur d'une Princesse. Oui, Nicé, tel est le

ſort de mon amant; comme Prince, il eſt proſcrit s'il eſt connu; comme ſimple particulier, ſon amour ſeroit un crime, s'il étoit ſû.... Que de raiſons pour vous conîraindre, répliqua la Nourrice; vous devez tout attendre du tems & de votre prudence.

CHAPITRE V.

Récompenſe inattendue d'un Troubadour; Tournoi mémorable; combats, triomphe de Pierre.

PIERRE qui s'étoit abſenté de la Cour tout le temps qu'il avoit été incertain des progrès qu'il avoit faits ſur le cœur de Maguelonne, y reparut plus ſéduiſant que jamais. Son obſtination à cacher ſon nom & ſon pays, donna lieu à mille contes; les moins vraiſemblables furent les mieux reçus; les politiques s'en méfioient, les Courtiſans lui portoient envie & faiſoient ſemblant de croire qu'il gagnoit à ne pas ſe faire connoître; & les femmes qui voyoient en lui la valeur d'Hercule, ſous les traits d'Adonis, diſoient partout que c'étoit un ſouverain qui voyageoit incognito; les Troubadours le louoient à tout haſard, ſur ſon origine qu'ils faiſoient remonter à Teutatès*, ſur ſa beauté qu'ils comparoient à celle

* Ancien Dieu des Gaulois.

d'Appollon, & sur sa force qu'il tenoit, disoient-ils, du dieu Mars. Pierre n'étoit touché que des éloges qu'il recevoit en secret de sa maîtresse; mais pour n'être pas en reste avec les Troubadours, il leur répondoit par des vers qui valoient mieux que ceux qui lui étoient adressés, ce qui pensa produire un très-mauvais effet; car outre que les Troubadours ne s'attendoient pas à cette récompense, ils furent jaloux que leur héros fît mieux des vers qu'eux; ils firent une satyre sanglante contre lui; l'auteur fut découvert, & Pierre, qui en eût ri le premier, si l'éloge n'eût pas précédé la satyre, demanda qu'il fût puni ou comme un vil adulateur, ou comme un calomniateur infâme: le Troubadour fut forcé de convenir qu'il le méritoit à ce double titre, & Pierre obtint sa grace.

Maguelonne étoit trop belle pour n'avoir pas des adorateurs; ce qui augmentoit surtout la foule & l'assiduité des prétendans, étoit le trône de son pere dont son époux devoit hériter; parmi ces amans, celui qu'elle aimoit le moins & qui l'obsédoit le plus, étoit un Chevalier ds la famille des Ducs de Normandie, homme fier & dédaigneux, aussi brave qu'il étoit puissant & riche. Il avoit entendu parler de la force d'un étranger que personne ne connoissoit, & auquel le Roi de Naples prodiguoit ses faveurs. Le silence que cet inconnu gardoit sur son nom, fit soupçonner au

Normand, Ferrier de la Couronne, que ce ne pouvoit être qu'un ayanturier envoyé par quelqu'un des Princes d'Italie, pour observer ce qui se passoit à la Cour du Roi de Naples afin d'en tirer quelqu'avantage. Maguelonne, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour que son intelligence avec Pierre ne parût pas, n'avoit pu s'empêcher de marquer quelque préférence en sa faveur. Elle lui avoit donné le nom du Chevalier des clefs, à cause de celles qu'il avoit prises pour sa devise, & quelle avoit brodées sur une écharpe dont elle lui avoit fait présent dans un combat où il avoit été vainqueur peu de jours auparavant.

La réputation de Pierre, les marques de distinction que le Roi lui donnoit & les bontés de Maguelonne exalterent à tel point la colere de Ferrier, qu'il eût attaqué son rival, si son orgueil, qui lui faisoit craindre de se compromettre avec un étranger sans aveu, ne l'en eût empêché.

Ferrier prit pour se venger un moyen plus indirect. Il demanda au Roi de faire publier un Tournoi; il indiqua le jour, & le Roi fit savoir par ses hérauts à tous les Chevaliers du Royaume, de se trouver à tel jour en la ville de Naples, pour jouter & combattre en l'honneur des Dames. Il en vint une grande quantité, & comme on savoit que Ferrier devoit être le principal tenant, les plus

diſtingués ne manquerent pas de s'y rendre. On avoit élevé deux théâtres, l'un où ſe trouva le Roi avec toute ſa Cour, & l'autre deſtiné pour la Reine & pour Maguelonne avec toutes les Dames.

Les Chevaliers firent leur montre : à leur tête paroiſſoit l'orgueilleux Ferrier ; il étoit ſuivi d'Antoine de Savoie & de cinquante autres, décorés d'armes étincelantes. Pierre, peu jaloux de l'avantage du pas, marchoit le dernier, & lorſqu'il paſſa, tous les ſpectateurs applaudirent des mains & de la voix : Ferrier en frémiſſoit & n'oſoit en témoigner ſa jalouſie. Quand la montre fut faite & qu'on eut préludé par des joutes, Ferrier dit à haute voix, que c'étoit en l'honneur de Maguelonne qu'il vouloit ſe battre & montrer ſon courage & ſon adreſſe : Henri d'Angleterre, qui ne cédoit à Ferrier ni en valeur, ni en beauté, le défie ; ils piquent en même-temps leurs chevaux, partent comme un éclair & ſe frappent avec tant d'impétuoſité, que les éclats de leurs lances volerent juſqu'à l'échafaud du Roi. Ferrier demeura ferme ſur ſon cheval ; mais Henri dont le caſque alla frapper la croupe du ſien, ſeroit tombé ſi on ne l'eût ſecouru à propos. Ferrier en ſouriant d'une maniere dédaigneuſe, regarda Maguelonne dont les yeux étoient fixés ſur Pierre ; il lui tardoit d'en venir aux mains avec lui, mais il n'eût pas même l'avantage de le combatre, car Lancelot

de Valois, qui prit la place d'Henri d'Angleterre, désarçonna Ferrier & l'abattit du premier coup de lance.

Pierre fut au désespoir que sa proie lui échappât, il eût desiré que son rival eût été vainqueur, afin d'avoir la satisfaction de l'humilier: cependant ne pouvant plus attendre, & jugeant Lancelot digne de lui, le Chevalier des clefs embrasse son écu & baisse sa lance. Leur essor fut si prompt, & leurs coups furent adressés avec tant de justesse, que leurs lances qui se briserent, leurs armures qui se choquerent & leurs chevaux qui se frapperent, ne firent qu'un seul & même éclat. Aucun n'eût l'avantage, leur force parut si égale, que le Roi & tous les Chevaliers déciderent qu'ils pouvoient changer de chevaux & recommencer encore. Tout le monde avoit les yeux fixés sur ces deux braves combattans, personne n'osoit faire des vœux pour l'un, de préférence à l'autre; Maguelonne seule en faisoit pour Pierre. Ils remontent à cheval. Pierre fixe la Princesse, jette un œil menaçant sur Ferrier, qui de la barriere excitoit Lancelot, part, envisage son adversaire, le frappe, rompt sa lance & le jette avec tant de force & si loin de son cheval, que les spectateurs & le Roi lui-même le croyoient blessé dangéreusement. Pierre descendit pour lui donner du secours; & voyant qu'il n'étoit qu'étourdi de sa chute, il l'aida à se relever & à se traîner hors de la barriere.

Pierre remonta à cheval aussi frais, aussi dispos, que s'il n'eût point encore combattu; mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit venir à lui Jacques de Provence son oncle! Pierre fit signe au héraut de venir lui parler. Priez, lui dit-il, ce Chevalier, de se retirer; il m'a rendu dans quelque occasion un service signalé; je lui ai de l'obligation & je serois fâché de lui causer la moindre peine. Au surplus, dites-lui que je m'avoue vaincu, & que je déclare devant ces Dames qu'il est aussi vaillant, aussi brave, plus adroit & plus fort que moi. Le Comte Jacques, comme on l'a déja vu, étoit fier; il fut indigné de la proposition du Chevalier des clefs; qui que tu sois, s'écria-t-il, quelque puisse être le service que je t'ai rendu, je te dégage de toute obligation, & si tu ne te défends, je croirai que tout ce que tu dis n'est qu'un prétexte vain pour couvrir ta timidité. Pierre, sans se livrer à la colere, se contente de se tenir sur la défensive, & imagina un nouveau genre de combat, dans lequel son oncle pût être vaincu, sans que le neveu eût à se reprocher d'être vainqueur. Lorsqu'il vit partir le Comte Jacques, il prit aussi son essor de son côté; mais s'arrêtant tout court & mettant sa lance en travers, il l'attend de pied ferme; son oncle le frappe comme la foudre, sa lance se brise, & la violence du choc renverse l'agresseur sur la croupe de son cheval, tandis que Pierre ferme sur ses étriers, demeure

immobile, comme si la lance de son oncle eût été de verre & qu'elle eût frappé un rocher. Le Roi, les Chevaliers & tous les spectateurs applaudirent à la force & à la courtoisie du Chevalier des clefs: le Comte Jacques plus furieux encore, prend son épée à deux mains; Pierre, sans chercher à l'éviter l'attend encore, ne fait que détourner un peu la tête, & le coup glisse le long de l'armure de Pierre: le Comte entraîné par son propre mouvement, passe par-dessus la tête du cheval, & tombe aux pieds de celui de Pierre. Il se releva en murmurant; toute l'assemblée étoit surprise de l'adresse & de la force du Chevalier des clefs; personne ne comprenoit pourquoi étant si supérieur au Comte Jacques, il avoit d'abord refusé de se battre avec lui; Maguelonne seule étoit au fait; quant au Comte, il n'osa pas recommencer, & fut obligé d'avouer que le Chevalier inconnu étoit le plus redoutable & en même-temps le plus courtois de tous ceux avec lesquels il s'étoit battu jusqu'à ce jour.

Aucun des Chevaliers qui étoient venus combattre ne se pressoient d'entrer en lice; Edouard, prince d'Angleterre qui avoit souvent passé la mer pour venir rompre des lances avec les Chevaliers François, & qui parcouroit l'Europe pour chercher les avantures, se présenta; mais Pierre d'un seul coup renversa le Chevalier & son cheval. Pierre de Montferrat lui succéda: ce Chevalier étoit

célebre par un grand nombre d'exploits éclatans; lui ſeul avoit délivré ſon pays des brigands qui le dévaſtoient, & fait mordre la pouſſière à vingt rivaux redoutables qui cherchoient à lui ravir une épouſe qu'il adoroit. Pierre le reſpectoit, il eût déſiré de ne pas ſe battre avec lui; il y fut forcé par l'obſtination de Montferrat qui lui porta le coup de lance le plus terrible & le plus imprévu; Pierre recule deux pas, revient ſur ſon adverſaire, le frappe à l'épaule gauche, emporte une partie de ſon armure & le fait tomber à terre; dix Chevaliers eurent le même ſort; le dernier crut étonner Pierre par un nouveau genre de combat; il avoit mis ſa lance en arrêt; il ne s'en ſervit d'abord que pour écarter celle de Pierre, après quoi la jettant à dix pas, il voltige autour de Pierre, l'embraſſe & cherche à l'enlever de deſſus ſon cheval: Pierre qui voit ſon deſſein, ſe dégage, & prenant ſon adverſaire par un bras, il le précipite ſous le ventre de ſon cheval qu'il retint par la bride, de crainte qu'avec ſes pieds il ne froiſſât le Chevalier. Aucun autre n'oſa ſe préſenter, & lorſque Pierre ſe vit maître du champ de bataille, il leva la viſière de ſon caſque & vint ſe préſenter au Roi, qui fit crier par ſon héraut que le Chevalier des Clefs l'emportoit ſur tous ceux qui avoient combattu; la Reine, Maguelonne & toutes les Dames le félicitèrent.

Le Roi avoit retenu à dîner tous les Chevaliers;

valiers ; il alla au-devant de Pierre, lui prodigua les éloges & les carresses, & n'hésita pas de dire devant toute l'assemblée, qu'il n'avoit jamais vu un Chevalier plus brave & plus généreux : ses rivaux furent les premiers à l'embrasser ; Lancelot qu'il avoit blessé, & que le Roi avoit mis entre les mains de ses médecins ; voulut le voir & lui marquer son admiration. Ces Chevaliers ne ressembloient pas en tout à ceux de nos jours, qui méprisent ceux qui leur cèdent en mérite, & qui haïssent ceux qui les surpassent. Tout leur chagrin étoit d'ignorer le véritable nom de leur vainqueur ; le seul qui eût pu le reconnoître, étoit Jacques de Provence ; mais la honte d'avoir été vaincu par un homme qui n'avoit pas même daigné se défendre, l'humilia à tel point qu'il n'attendit pas la fin du tournoi.

CHAPITRE VI.

Projet hardi, imprudence de Pierre, fuite, désespoir à la Cour, conjectures des Courtisans, recherches inutiles.

LES honneurs que Pierre recevoit affligeoient son cœur, ils le tenoient éloigné de la Princesse, tous les yeux étoient trop fixés sur lui pour qu'il osât l'aller voir en secret. Il savoit

combien il eſt difficile d'échapper aux regards des jaloux : cependant, comme à la Cour l'événement du jour fait oublier celui de la veille, Pierre, après qu'on ſe fut laſſé de le voir & de parler de lui, avertit la Nourrice qui continua de l'introduire dans l'appartement de Maguelonne, qui n'étoit pas moins impatiente de le voir en particulier : ce n'eſt pas qu'ils ne ſe fuſſent vus tous les jours à la Cour, mais avec une contrainte plus gênante que s'ils euſſent été éloignés.

Maguelonne courut au-devant de lui, & ne put s'empêcher de l'embraſſer ; ce n'eſt ni l'époux ni l'amant que j'embraſſe, dit-elle en rougiſſant, c'eſt le Héros le plus brave, le Chevalier le plus digne d'être aimé, que je récompenſe. Vous êtes trop généreuſe, répondit modeſtement Pierre ; il n'y a pas de Chevalier qui n'en eût fait autant & qui ne m'eût vaincu peut-être, s'il eût ſu que vous l'en récompenſeriez ainſi. C'eſt votre beauté & l'intérêt que vous preniez à moi, qui ont tout fait. Si la gloire eſt capable de grands efforts, que ne peut l'amour uni à la gloire. Si j'euſſe été vaincu, vous auriez partagé la honte de ma défaite, comme vous partagiez l'éclat de ma victoire : cette idée élevoit mon ame, & je me ſentois la force de réſiſter à tous les Chevaliers réunis contre moi ; c'eſt à moi à vous remercier, & non à vous à me féliciter.

Avant le tournoi, le Comte Jacques s'étoit

entretenu avec la Princesse; elle lui avoit demandé adroitement des nouvelles du Comte de Provence régnant, & de propos en propos, sans qu'elle parût y prendre aucun intérêt, elle l'avoit questionné sur sa famille. Il lui avoit appris que la mère de Pierre, depuis le départ de son fils, étoit dans l'affliction, qu'on n'en avoit point entendu parler, & qu'elle craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. La Princesse l'avoit rassuré en lui disant que le Chevalier dont il lui parloit avoit passé par Naples il y avoit environ deux mois, & qu'il devoit être actuellement à Constantinople, où il se proposoit d'aller; par ce mensonge adroit elle avoit écarté les soupçons qu'auroit pu former le Comte Jacques; elle raconta fidélement à Pierre ce que le Comte lui avoit dit de ses parens. Il en fut très-affligé, & demanda permission à la Princesse d'aller les consoler. Un coup de poignard eût produit un effet moins prompt sur le cœur de Maguelonne. Elle pâlit, un torrent de larmes coula de ses yeux : quoi ! vous me quitteriez, s'écria-t-elle, ah ! Pierre, ma mort suivra de près votre départ. Il est bien juste que vous alliez tirer d'inquiétude une mère allarmée; mais que deviendrai-je ? quel sera mon recours, si mon père veut m'obliger à donner ma main à quelque Prince ? Vous savez que Ferrier de la Couronne y aspire; votre victoire l'a éloigné pour un temps : dès qu'il vous saura parti, il fera publier de nouvelles

joutes; il eſt auſſi heureux que fier, il remportera le prix, il en prendra avantage pour ſolliciter mon père, & je ſerai la victime de votre abſence. Non, Chevalier, vous ne partirez pas, ou vous ſouffrirez que je vous accompagne. Qui? vous! s'écria Pierre, vous auriez aſſez de confiance pour venir avec moi. Ah, divine Princeſſe, le ſacrifice que vous me propoſez mérite que j'oublie la terre entière pour n'être qu'à vous: Eh bien, je ne partirai point. Mais ma mère! cette mère que j'afflige, elle mourra donc, & j'en ſerai la cauſe! Maguelonne s'attendrit & preſſa Pierre de partir & de l'emmener avec lui.

Pierre étoit jeune & amoureux; la prudence n'eſt pas toujours compagne de la valeur & ne l'eſt preſque jamais de l'amour; Pierre pouvoit revoir ſa mère & ne pas ſe ſéparer de ſa maîtreſſe; cette idée lui parut charmante & lui fit fermer les yeux ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir. Il conſentit à tout ce que voulut Maguelonne; ils contoient aſſez ſur leur honnêteté mutuelle, pour n'avoir pas à craindre des remords; d'ailleurs, dès qu'ils auroient quitté la Sicile & qu'ils ſe ſeroient mis à couvert des recherches du Roi de Naples, ils ſe propoſoient de ſe marier; ainſi Maguelonne ſuivoit un époux. Ils réfléchirent ſur ce projet, firent tous leurs arrangemens, fixèrent leur départ à la nuit ſuivante: Pierre ſe chargea de s'aſſurer des moyens de n'être point découverts. Il fut

résolu qu'il se trouveroit avec des chevaux à la porte du jardin qui donnoit dans la campagne; & quand tous ces préparatifs furent faits, Pierre renouvella son serment de n'avoir jamais d'autre épouse, & de la respecter jusqu'à ce moment comme sa sœur. Ils se séparèrent; & Nicé qui ne savoit rien de ce projet, accompagna Pierre jusqu'à la porte du jardin.

Pierre ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec trois chevaux chargés de provisions, afin d'éviter les hôtelleries; Maguelonne s'étoit pourvue de ses bijoux & de tout ce qui lui appartenoit; ils montent à cheval & s'éloignent du palais du Roi dans le plus grand silence. Maguelonne marchoit a côté de son amant; un des domestiques de Pierre marchoit en avant, & les deux autres faisoient l'arrière-garde. Dès que le jour parut, ils gagnèrent un bois épais qui donnoit sur la mer, pour n'être point vus. Ils descendirent alors de leurs chevaux & s'assirent sur l'herbe. Maguelonne, que l'amour & la crainte avoient soutenu pendant la route, se trouva fatiguée; lorsqu'elle fut assise sur l'herbe, elle appuya sa tête sur les genoux de Pierre, dont une main soutenoit le beau visage de Maguelonne, & l'autre soulevoit un voile pour le garantir de la rosée qui tomboit des feuilles. Briser des casques, rompre des lances, culbuter des Chevaliers, demandent un grand courage, mais être jeune, amoureux, tenir dans ses bras au fond d'un bois, une

maîtresse dont on est aimé, résister aux desirs qu'elle excite & dont on sait bien qu'elle pardonneroit les téméraires effets, est un effort dont peu de Chevaliers seroient capables. Pierre le fut, & Maguelonne s'endormit dans la plus grande sécurité.

Cependant la Nourrice étant entrée dans la chambre de la Princesse, & ne la trouvant point, fut fort allarmée; elle courut chez Pierre; on lui dit qu'il étoit parti dans la nuit; ses soupçons alors se changèrent en certitude; son amitié pour Maguelonne, la crainte qu'on ne sût la part qu'elle avoit dans cette intrigue, la jettèrent dans le plus affreux désespoir: elle dissimula les causes de sa douleur, & courut chez la Reine; elle lui demanda du ton le plus naïf si elle n'avoit pas fait appeller sa fille pour lui donner quelques ordres particuliers; la Reine ayant répondu qu'elle ne l'avoit pas vue, Nicé témoigna son inquiétude; on la chercha inutilement; le Roi est bientôt informé qu'on ne trouve point la Princesse. Cet événement dont on ne connoissoit point d'exemple dans les fastes du Royaume, passe de bouche en bouche; les courtisans n'osent en parler, les femmes en paroissent affligées, & en font mille contes en particulier. Personne n'avoit encore jetté les yeux sur Pierre; un Chevalier qui avoit été chez lui le matin, & à qui on avoit répondu qu'il étoit parti dans la nuit, vint en faire part au Roi. Il assembla son Con-

ſeil; & il fut décidé que le Chevalier des Clefs étoit un infâme raviſſeur; qu'il n'avoit caché ſon nom qu'afin d'exécuter avec plus de ſûreté ſa coupable entrepriſe; que c'étoit par des preſtiges diaboliques qu'il avoit ſéduit la Princeſſe & vaincu les Chevaliers; qu'il falloit le pourſuivre, & mettre ſa tête à prix. Le Roi ordonna à tous les Chevaliers du Royaume de s'armer & de prendre avec eux des troupes; il promit la main de ſa fille & la moitié de ſon Royaume à celui qui le lui rameneroit, & jura de le livrer à des ſupplices qui effraieroient les plus téméraires.

Dès le jour même tout eſt en armes dans Naples; chaque Chevalier conduiſant une troupe de cinq cents hommes, prend un chemin différent; il ne reſtoit à la Cour que quelques favoris & les Dames pour conſoler le Roi & la Reine, qui étoient plongés dans la plus grande déſolation. La pauvre Nicé étoit toute tremblante. Voilà comme ils ſont tous, diſoit-elle, les perfides! Ils ſe ſont faits devant moi les ſermens les plus ſacrés qu'ils ne bleſſeroient jamais les loix de l'honnêteté; la Princeſſe m'a juré qu'elle ne m'expoſeroit jamais au moindre reproche; je ne me ſuis déterminée à protéger ſes feux que ſur ſes promeſſes; & ils partent en ſe cachant de moi; ils m'abandonnent à tous les ſoupçons que le Roi ne peut que former contre moi. Les ingrats!

Nicée étoit plongée dans ces réflexions ; lorſqu'elle reçut ordre de venir parler au Roi ; elle ſe crut perdue ; elle eût déſiré que la terre ſe fût ouverte pour l'engloutir ; elle arrive, déguiſant ſon trouble du mieux qu'elle peut. Nicé, lui dit le Roi, il eſt impoſſible que vous ne ſachiez quelque choſe de l'intelligence du Chevalier des Clefs avec ma fille : ah, Sire, dit-elle, en tombant à ſes genoux, je ne ſuis pas moins affligée que votre Majeſté du départ de la Princeſſe ; tout le monde ſait combien je lui ſuis attachée : eſt-il croyable que ſi j'avois ſçu ſon projet, je l'euſſe laiſſé partir avec un inconnu ? Puniſſez-moi des plus cruels ſupplices, ſi je ſuis coupable. Si j'étois aſſez criminelle pour avoir trempé dans cet odieux complot, aurois-je été aſſez mal aviſée pour ne pas partir avec eux, & pour attendre en paix la punition de mon crime ? Ces raiſons & les larmes de Nicé parurent convainquantes au Roi, qui ne l'interrogea plus.

La Reine faiſoit retentir ſon appartement de ſes cris ; quand le Roi entreprenoit de la conſoler, il s'affligeoit plus qu'elle ; on n'oſoit prononcer devant eux le nom de Maguelonne ; le ſeul mot de Chevalier les faiſoit entrer en fureur : mais quel fut leur douleur, lorſque ceux qu'on avoit mis à leur ſuite revinrent les uns après les autres, ſans avoir rien trouvé ! Quelques politiques qui n'avoient pas couru ſur les traces du raviſſeur,

& qui avoient fait de longues ſpéculations au coin de leur feu, décidèrent que le Chevalier des Clefs ne pouvoit être qu'un Prince Maure, attendu que depuis peu quelques vaiſſeaux avoient paru ſur les côtes de la Sicile : auſſi-tôt ce bruit ſe répandit ; & dès le lendemain on raconta qu'une troupe de ces infideles avoit fait un énorme dégât ſur les côtes ; huit jours après on ne parloit que de filles violées, de femmes enlevées à leurs maris, de Couvens prophanés. Le Roi fut informé de ces bruits : la douleur eſt crédule ; il envoya des troupes qui ne trouverent perſonne, & qui firent tout le mal qu'on diſoit que les Sarraſins avoient fait.

CHAPITRE VII.

Retenue que tout le monde n'approuvera pas ; chaſſe funeſte ; eſclavage, tentation dangereuſe ; conſpiration diſſipée ; départ de Pierre ; nouveau malheur qu'il lui eût été aiſé de prévoir.

TANDIS qu'à la Cour de Naples, on faiſoit les conjectures les plus abſurdes ſur le départ des deux amants, le ciel préparoit à leur imprudence des peines cruelles. Nous les avons laiſſés dans le bois, ſe repoſant de leurs fatigues. Maguelone, la tête appuyée ſur les

genoux de Pierre, se livroit au sommeil; les songes du matin enflammoient son imagination & la rendoient plus belle encore. Son visage à demi panché sur le bras de son amant éclatoit des couleurs les plus vives; le zéphir qui faisoit voltiger son voile, & qui la rafraîchissoit, découvroit aux yeux avides de Pierre un sein dont la blancheur éblouissante relevoit la beauté de son teint. Pierre la contemploit; son cœur embrâsé soupiroit, sa bouche qui se coloit de temps en temps sur une des mains de Maguelonne, attirée par sa bouche entr'ouverte, fit mille fois la moitié du chemin, pour cueillir les baisers qu'elle sembloit lui offrir, & mille fois la crainte & le respect des sermens l'arrêtèrent. Ah Pierre! Pierre, que tu vas payer cher ta funeste sagesse!

Il apperçut auprès de Maguelonne une petite boîte d'un bois précieux; il voulut savoir ce qu'elle renfermoit. Ah, Pierre, étoit-ce-là le genre de curiosité que vous deviez avoir? Il l'ouvre, & y retrouve les trois anneaux de sa mère qu'il lui avoit donnés; Maguelonne les gardoit comme un gage précieux de l'amour de Pierre; il referme la boîte, la met à côté de lui, & se replonge dans la contemplation. Mais tandis qu'il se livre à ses réflexions, un oiseau de proie s'élance sur la boîte, l'enléve & s'enfuit; Pierre le suit des yeux, il prévoit le regret que Maguelonne aura de cette perte; il détache son manteau,

& le plus doucement qu'il peut, il le met sur la tête de son amante, s'arme d'une fronde, essaye d'abattre l'oiseau à coup de pierre; ses efforts sont inutiles; l'oiseau va se percher sur un rocher entourré d'eau; Pierre l'atteint sans le blesser; l'oiseau s'envole & laisse tomber la boîte dans la mer.

Quoiqu'il vît flotter la boîte assez près du rivage, Pierre ne pouvoit y aller sans batteau, & malheureusement il ne savoit pas nager; c'étoit le seul exercice que son pere ne lui eût pas fait apprendre. Il cherche de tous côtés le moyen de ravoir sa boîte; il ne s'en offre d'autre qu'une barque de pêcheur abandonnée: il y entre, & au moyen de deux longues perches qu'il coupe sur un saule, & qui lui servent de rames, il la conduit; elle alla plus loin qu'il ne vouloit, & le vent l'éloigna du rivage; Pierre fit les plus grands efforts pour le regagner; il eut beau lutter contre le vent & les flots, il fut entraîné, & sa barque qui étoit vieille & usée recevoit l'eau de toutes parts; grand Dieu! s'écria-t-il, si tu veux ma mort, ramène-moi près de Maguelonne & fais-moi mourir à ses pieds. Quoi! c'est moi qui l'ai amenée, qui l'ai arrachée à la maison paternelle, & je la laisse seule dans un bois, à la merci des hommes & des animaux. Mourir n'est rien; mais mourir avec le regret d'être la cause de ses malheurs, c'est un supplice insupportable. A ces mots il étoit prêt à s'élancer

dans la mer. Une ſeule réflexion l'arrête : pourquoi courir au-devant d'un trépas que je ne puis éviter ? il faut, dit-il, que je le ſouffre avec toutes les angoiſſes ; heureux ſi par ces ſouffrances je pouvois expier mon crime ! O Maguelonne ! que diras-tu lorſque tu t'éveilleras ? tu n'auras que trop de raiſons de me croire perfide. Celui qui eſt aſſez lâche pour ſouffrir que tu quittes tes parens & que tu l'accompagnes, doit l'être aſſez pour t'abandonner, pour te conduire au fond des bois & t'y laiſſer périr. Voilà ce que tu dois penſer. Mais ſi tu réfléchis que j'ai gardé avec toi l'honnêteté que je t'avois promiſe, ſi tu fais attention au ſacrifice même que je t'ai fait de mon amour, tu ne dois que te plaindre & accuſer le ſort. O ciel ! je ne la verrai donc plus. Les périls qui m'environnent, la mort eſt moins cruelle que cette affreuſe idée !

Cependant les flots pouſſoient la barque, & Pierre au milieu de ces réflexions déchirantes ſe trouve en pleine mer, lorſqu'il apperçoit un Navire qui voguoit vers lui à pleines voiles ; l'eſpoir le ranime ; il tend les bras & demande du ſecours ; la chaloupe qui ſe détache vient à lui, il y deſcend ; il demande qu'on le ramene au rivage, on le conduit au vaiſſeau ; il étoit monté par des Corſaires Maures qui ſe félicitent de leur priſe : ſa beauté, la chaîne que Maguelonne lui avoit donnée & qu'il portoit à ſon cou, ſes manieres douces & polies, ſon

affliction qui le rendoit plus intéreſſant, adoucirent leur férocité naturelle, ils réſolurent de le réſerver pour le Sultan; il les ſupplia vainement de le ramener vers Maguelonne; les Maures furent inſenſibles à ſes prieres; déja Pierre n'appercevoit preſque plus le bois où il la laiſſoit; lorſqu'il l'eut entiérement perdu de vue, il crut avoir perdu le jour.

Le vaiſſeau vogua vers Alexandrie; ſi Pierre eût pu être ſenſible à quelqu'autre choſe qu'au ſouvenir & à la perte de Maguelonne, il eût été touché des égards que les Corſaires eurent pour lui; lorſqu'ils furent arrivés, on le préſenta au Soudan, qui fut frappé de la nobleſſe & de la majeſté de ſon eſclave; il le deſtina à le ſervir. Il lui demanda qui il étoit, & de quel pays. Pierre lui avoua qu'il étoit Chevalier, mais que ce n'étoit ni ſa naiſſance, ni ſa fortune qui lui avoient procuré cet honneur, & qu'il ne le devoit qu'à lui-même; il offrit au Sultan de le ſervir dans ſes guerres, toutes les fois qu'il ne faudroit pas combattre contre des Chrétiens; quoique le Sultan fût un des plus rigides obſervateurs de la loi de Mahomet, il ne trouva pas mauvais que Pierre fût attaché à ſa religion; il ſe contenta de le plaindre & ne l'en eſtima pas moins. Il s'attacha à Pierre malgré la diverſité de leurs opinions, & il ſe perſuada qu'un homme que l'horreur d'un eſclavage, l'eſpérance de la liberté, le deſir de parvenir à des dignités, n'étoient point en état

de faire changer de Religion, ne pouvoit être qu'un esclave fidéle, un homme attaché à ses devoirs; il l'aima, il en fit son homme de confiance, & rien ne se faisoit dans l'état que le Sultan ne l'eût consulté. Pierre en moins d'un an eût appris le Grec & l'Arabe.

L'unique but de Pierre étoit d'obtenir sa liberté & de retourner en Italie pour chercher Maguelonne, si le Ciel l'avoit conservée: quelquefois il se persuadoit qu'elle seroit retournée chez son pere, & cette idée le tranquillisoit un peu; celle qui l'affligeoit davantage, c'étoit d'imaginer qu'elle le trouvoit infidele, & qu'elle donneroit son cœur & sa main à un autre. Quelle vive, s'écrioit-il alors, qu'elle soit heureuse, & j'y renonce à ce prix.

La Religion de Pierre ne permettoit pas au Sultan de l'élever à aucune dignité; si Pierre eût voulu embrasser le Mahométisme, le Sultan lui offroit de le faire son premier Visir & de lui donner sa fille: rien ne fut en état de l'ébranler; il confia même à son maître qu'il étoit marié à Naples; alors le Sultan lui proposa de faire venir son épouse & de la garder avec sa fille. Pierre lui dit que selon la Religion qu'il professoit, il ne lui étoit pas permis d'avoir deux femmes, & que quand même elle le lui permettroit, il ne se croiroit pas exempt de crime. Car, disoit-il, notre cœur n'étant pas capable d'aimer deux ou plusieurs objets, il faut, ou n'en aimer aucun, & user des

femmes comme des animaux, pour ſatisfaire une paſſion brutale & purement ſenſuelle; ou ſi j'en aime une, il faut que je trompe les autres, & je crois que dans aucun cas il n'eſt permis de tromper perſonne. Si j'acceptois la propoſition que vous daignez faire à votre eſclave, cette épouſe à laquelle on m'a enlevé conſentiroit, ou ne voudroit pas que je partageaſſe ma tendreſſe avec une rivale. Si elle y conſentoit, j'aurois lieu de croire qu'elle m'aimeroit foiblement; & ſi elle le refuſoit, je ferois une injuſtice, en lui enlevant un bien qu'elle a acheté, par le don irrévocable de ſa foi.

Le Sultan qui croyoit que Dieu ſeul eſt le maître de changer les conſciences, ſe contentoit de dire: « cet eſclave a des principes ſinguliers! il ſe prive de grands plaiſirs dans ce » monde, & renonce à de plus grands dans » le paradis du Prophéte: après tout, c'eſt » tant pis pour lui; & que m'importe qu'il ſe » croie plus heureux avec une ſeule femme » dont il eſt abſent, que je ne le ſuis avec cin» quante dont je puis changer tous les jours? » Qu'ont de commun mes plaiſirs avec ſa fan» taiſie? il me donne de bons conſeils, profitons-en ».

Ainſi raiſonnoit ce Prince infidéle, & cependant Pierre changeoit la face de l'Etat. Les finances, qui auparavant paſſoient de mains en mains juſqu'aux coffres de quelques publicains, qui en verſoient un tiers dans les coffres

du Sultan, lui venoient diréctement dans leur totalité. Les tributs des Provinces ne furent plus affermés; chacune ſavoit ce qu'elle avoit à payer, elles faiſoient elles-mêmes la répartition de la taxe; un ſeul receveur raſſembloit les taxes particulières; elles étoient envoyées à un tréſorier général qui en donnoit l'état au Souverain. Les tributs furent diminués de moitié, & le tréſor gagna le double par l'épargne des frais de régie. Pierre, à la vérité, n'avoit pas l'honneur de l'invention de ce plan; il avoit été propoſé mille fois; mais il y avoit une ſi grande quantité de perſonnes intéreſſées à le faire échouer, qu'on l'avoit regardé juſqu'alors comme une chimère. Ce changement produiſit un autre effet auquel on n'avoit pas penſé; c'eſt que tous ceux qui avoient quitté la charrue & les travaux pénibles de la campagne, ceux qui avoient abandonné les profeſſions utiles & laborieuſes de leurs peres, pour être employés à la perception peu fatiguante & lucrative des tributs, reprirent les occupations pour leſquelles ils étoient nés, & l'agriculture & le commerce doublerent la richeſſe des particuliers & du Souverain.

Le Sultan eût bien déſiré fixer Pierre dans ſes Etats; il n'avoit qu'à le retenir dans l'eſclavage; mais il étoit juſte, & après les ſervices que ce Chrétien lui avoit rendus, il n'eût oſé lui refuſer la liberté qu'il lui avoit promiſe pour récompenſe: il crut qu'il y réuſſiroit mieux

mieux en l'engageant d'abjurer sa Religion : il le mit entre les mains d'un Dervis, avec ordre cependant de ne pas l'inquiéter : le Dervis l'inquiéta beaucoup, le traita comme un vil esclave, & n'obtint rien. Ce moyen n'ayant pas réussi, le Sultan en imagina un plus doux. Il choisit parmi ses Odaliques une Babyloniene qui ressembloit, autant qu'il étoit possible, au portrait que Pierre lui avoit fait de Maguelonne. Il lui donna l'habit d'un jeune Ichoglan, & l'envoya un matin chez Pierre, après l'avoir instruit du rôle qu'elle devoit jouer.

A peine eût-elle signifié à Pierre l'ordre dont elle étoit chargée, que frappé du son de sa voix, il se sentit ému jusqu'au fond de l'ame. Jeune homme, lui dit-il, vous êtes étranger ; il faut que vous ayez été pris bien jeune ; quel est votre pays ? Babylonne, répondit le faux Ichoglan ; = Quels étoient vos parents ? = Je n'ai connu que ma mere qui fut prise par des corsaires & amenée en ces lieux avec moi, qui n'avoit que huit ans. Jusques-là tout étoit vrai. Pierre lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de revoir son pays & d'obtenir sa liberté : Mon pays ? reprit le faux page, à peine le connois-je. Ma liberté ? Je sers un si bon maître que je serois fâché de n'être point esclave ; ne croyez pas que je ne l'aime cette liberté dont vous parlez ; je l'ai toujours conservée jusques dans le Serrail ; mais hélas ! Seigneur Chevalier, c'est vous qui me l'enlevez. = Moi ? Que vou-

lez-vous dire? je ne vous queſtionnois que pour vous la procurer, ſi vous l'aviez deſirée? Le jeune Page pouſſa un profond ſoupir, ſe jetta aux genoux de Pierre, & continua ainſi; j'ai toujours regardé l'abus qu'on fait ici de la beauté, comme un des effets les plus odieux de la tyrannie, & les complaiſances des femmes pour leurs maîtres, comme ce qu'il y a de plus honteux dans l'eſclavage: jugez-en vous-même, en découvrant le plus beau ſein du monde, puiſqu'avec tous les avantages dont j'aurois pû jouir au Serrail, j'ai mieux aimé déguiſer mon ſexe, que de ſervir aux caprices d'un maître, avant de ſavoir ſi je l'aimerois. Pierre fit relever cette jeune beauté; ſa reſſemblance avec Maguelonne, ſon courage, ſes graces l'avoient mis hors de lui-même. Du moment que je vous ai vû, dit l'Odalique, je me ſuis félicitée de mon déguiſement; j'ai ſollicité l'ordre du Sultan; je ne ſais quel penchant ſecret m'a déterminé à vous dire mon ſecret; mais je ſens que ſi quelqu'un peut me faire perdre ce genre de liberté que j'ai conſervée avec tant de ſoin, ce n'eſt pas le Sultan. Pierre étoit dans le plus grand embarras, les charmes de la jeune Odalique agiſſoient vivement ſur ſes ſens, & ſon cœur qui s'attendriſſoit balançoit déja entre la jeune eſclave & Maguelonne.

C'eſt une loi ſacrée dans la religion Muſulmane, qu'un Chrétien ſurpris dans les bras d'une femme qui ſuit la loi de Mahomet,

encourt la peine de mort, s'il ne change de Religion, & s'il n'épouse la Mahométane. Le Sultan savoit qu'il pouvoit faire grace à Pierre, il ne vouloit que le rendre amoureux de l'Odalique, le forcer à l'épouser par la crainte de la mort, & le soustraire à la loi s'il s'obstinoit à refuser.

Le piége étoit glissant; l'Odalique avoit un air de ressemblance avec Maguelonne, excepté qu'elle étoit plus jeune & plus fraîche encore. Elle vit Pierre s'ébranler, & pour achever sa défaite, l'Odalique continua ainsi; Seigneur Chevalier, ma plus grande crainte est que le Sultan ne découvre quel est mon sexe; je ne sais même si ce n'est pas par un secret pressentiment qu'il semble me préférer à tous les Ichoglans; ses caresses, ses attentions me font frémir. Que deviendrai-je si jamais il pénétre mon secret? Déterminée à ne point céder aux transports de mon maître, il aura un double motif de se venger, la résistance & l'humiliation d'avoir été trompé: ah! généreux François, vous pouvez seul me délivrer des dangers qui m'environnent. On dit que les Chevaliers jurent de défendre l'innocence & qu'ils se dévouent surtout au service des belles; je vous conjure donc par les serments que vous avez faits de me prendre sous votre protection; quelle que soit la récompense que vous en exigiez, soyez assuré de l'obtenir. Pierre promit de la secourir, dès qu'il auroit obtenu la

liberté, & de l'amener en France. L'esclave alloit se jetter à ses pieds, il la retint ; bientôt devenant moins timide, elle l'embrasse ; le feu circule dans les veines de Pierre, il se connoît à peine ; son cœur palpite, ses genoux tremblent, ses yeux étincellent, Maguelonne étoit presque oubliée, lorsque la Babyloniene essaya le dernier moyen ; elle étoit aux pieds d'une pile de carreaux : Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, nous sommes perdus ; je crois entendre Russan le chef des eunuques du Sultan ; il a des doutes ; s'il étoit éclairci .... Ciel .... sauvez-moi.

Pierre saisit le poignard de la belle esclave, court à la porte de sa chambre, bien résolu d'en défendre l'entrée au péril de ses jours ; mais il n'apperçoit rien ; il revient sur ses pas pour calmer les allarmes de la Babyloniene, il la trouve évanouie, & dans la situation la plus intéressante. Pierre étoit la franchise même ; il ne se doutoit pas qu'une femme même pût employer l'artifice ; il fit beaucoup d'efforts pour la faire revenir, & manqua toujours les seuls efficaces dans ces occasions ; Pierre étoit dans la plus grande inquiétude, il pressoit ses mains, lui faisoit respirer la quintessence de rose, en frottoit ses tempes ; l'esclave paroissoit plus insensible que jamais. Il avoit découvert son sein pour la rafraîchir, il le recouvre, replace le poignard à son côté, & court à grands pas appeller du secours. C'est dans ce moment que l'inexpérience de Pierre pensa produire un

évanouiſſement réel ; un eſclave arrive ; mon ami, lui dit Pierre, ce jeune Ichoglan eſt venu m'apporter un ordre du Sultan, il vient de s'évanouir, aides-moi à le ſoulager : la Babylonniene ouvrit alors les yeux, dit qu'elle ſentoit revenir ſes forces & qu'elle n'avoit plus beſoin de ſecours ; elle ſe leva de deſſus les carreaux, regarde Pierre d'un œil de dédain, & ſe fit raccompagner par l'eſclave ; elle rejoignit le Sultan qui avoit reſté pendant tout le temps, aſſez près de l'appartement de Pierre, pour le ſurprendre ſi le ſtratagême eût réuſſi juſqu'à un certain point. Les trois principaux acteurs de cette ſcène demeurerent également conſternés, quoique par des motifs différens. Le Sultan d'avoir échoué ; la jeune Eſclave d'avoir employé des armes qui s'étoient tournées contre elle-même, & Pierre de n'avoir pas ſû que dans certaines occaſions, lorſqu'une femme ſe trouve mal, la pitié eſt la plus cruelle des mal-adreſſes.

Le Sultan voyant qu'aucun moyen ne réuſſiſſoit, ſe détermina à remplir la parole qu'il avoit donnée à Pierre, lorſqu'il l'exigeroit. Celui-ci n'attendoit qu'une occaſion, elle s'offrit bientôt. Un des Généraux que le Sultan avoit envoyés ſur la frontiere pour appaiſer quelques troubles, avoit abuſé de la confiance de ſon maître, & s'étoit mis à la tête des révoltés. Ils prenoient pour prétexte la confiance aveugle que le Sultan avoit pour Pierre.

Un chrétien, diſoient-ils, un eſclave gouverne l'Etat; l'abondance dont il nous fait jouir, la paix qu'il fait régner ſont des préſens funeſtes qui entraîneront ſa ruine; les liens du deſpotiſme ſe relâchent peu à peu, l'aviliſſante égalité commence à s'établir dans certains ordres, & notre Monarque reſſemble plutôt à un pere de famille qui ſe fait une affaire des moindres détails de ſa maiſon, qu'à un Souverain abſolu qui d'un coup d'œil fait trembler ſes courtiſans & ſes eſclaves. Ces plaintes étoient appuyées à la Cour par le Muphti, qui pour la gloire de Mahomet & pour le bonheur de l'Empire avoit projetté de mettre le feu aux quatre coins de la ville, de faire égorger le Sultan pendant le tumulte, empaler Pierre, & faire proclamer le Général chef des rebelles, qui ſe ſeroit trouvé aux portes d'Alexandrie à la tête d'un nombreux parti.

La conjuration étoit prête d'éclater. Le peuple excité par quelques Dervis qui n'étoient point du ſecret, étoit effrayé de la colère du Prophête. Il avoit apparu au Muphti, faiſant étinceler dans les airs une épée flamboyante, ayant à ſes côtés les Anges Munker & Makis, ces miniſtres de ſa colère dont l'aſpect & la voix ſont auſſi terribles que le tonnerre, armés de ces foudres épouvantables de fer & de feu dont ils tourmentent les réprouvés dans leurs tombeaux. A meſure que ces impoſtures paſſoient de bouche en bouche, elles devenoient

plus effrayantes par les circonſtances que chacun y ajoutoit ; mais le fanatiſme avoit diſpoſé les eſprits, de maniere qu'à la voix du Muphti le peuple ſe ſeroit porté à tous les excès qu'on auroit voulu lui faire commettre.

Le hazard fit qu'un eſclave françois du Muphti, à demi ivre, s'étoit introduit furtivement dans la moſquée pendant la priere, & s'étoit endormi derriere un pilier. Quand la priere fut faite, l'Iman fit retirer tout le monde, il ne reſtoit qu'une vingtaine de conjurés; il leur dit que le Général étoit dans Alexandrie, que ſes troupes étoient diſperſées dans les bois voiſins, & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre; il leur diſtribua un poignard & une torche à chacun, il leur aſſigna les quartiers qu'ils devoient embrâſer; ils pouſſerent des cris de fureur. L'eſclave françois qui s'étoit éveillé, frémit du danger qui l'environnoit; les vapeurs du vin ſe diſſipérent, & ne lui laiſſérent voir que l'horreur de ſa ſituation. Il eût voulu que la terre l'eût caché dans ſes entrailles. C'étoit le lendemain dans la nuit que la révolution devoit ſe faire; la derniere aſſemblée étoit aſſignée à la même heure; le Muphti devoit s'y trouver & leur donner ſes derniers ordres; mais juſqu'à ce moment, l'Iman enjoignit aux conjurés de garder le plus profond ſilence, & de poignarder quiconque pourroit leur paroître ſuſpect, ou avoir quelque connoiſſance de la conſpiration, ſans épargner ni

ſon pere, ni ſon ami; alors chacun appuyant la pointe de ſon poignard ſur la poitrine de ſon voiſin, fit le ſerment le plus terrible.

Il y avoit pluſieurs eſclaves parmi les conjurés; c'étoient ceux des principaux Officiers & Miniſtres de la Cour, auxquels on ſavoit que leurs maîtres avoient donné toute leur confiance. Quand l'aſſemblée fut finie, on eut ſoin d'éteindre toutes les lampes, & on fit ſortir les conjurés dans l'obſcurité par une porte dérobée; l'eſclave françois ſe mêla dans la foule en tremblant, & ſortit ſans être reconnu.

Il courut à Pierre, & lui raconta tout ce qu'il avoit vû. Pierre lui recommanda le plus grand ſecret & lui promit de lui faire obtenir la liberté. Le Sultan avoit connoiſſance de la révolte de ſon Général, mais les prétextes dont il la coloroit lui étoient inconnus. On avoit agité la veille au Divan d'envoyer des troupes contre les rébelles; ce projet avoit été ſuſpendu par le Viſir & par quelques autres membres du Divan. Pierre alla chez le Sultan & lui découvrit toute la conſpiration. Il ne lui cacha pas que ſa Religion & les bontés de ſon maître étoient les prétextes dont les chefs des rebelles ſe ſervoient pour couvrir leur ambition; il ſe proſterna aux pieds du Sultan. Si ma tête ſuffit pour les appaiſer, dit-il, faites-là trancher, & demain, dès que l'aurore paroîtra, faites-là porter ſur la place, au bout d'une

pique; je serois trop content d'avoir donné ma vie pour sauver la vôtre, & conserver un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire le bonheur de ses sujets. N'accusez point le peuple de sa révolte, il n'est que l'instrument aveugle des scélérats qui le séduisent, & qui ne seroient pas plutôt au comble de leurs vœux, qu'ils feroient son malheur par les moyens les plus odieux.

Le Sultan fit relever son Esclave, & bien loin de le sacrifier à sa sûreté; il l'embrasse, lui ordonne de rassembler des troupes & d'aller se saisir du Général; il lui donna sa bague pour se faire ouvrir les portes, en même-temps, il envoie arrêter le Muphti, l'Iman, tous les Dervis & ceux qui devoient mettre le feu dans Alexandrie. Pierre ne prend que deux cents soldats, se glisse jusqu'à la tente du Général, le fait lier; on le jette sur le dos d'un chameau, & tandis qu'il le fait conduire à Alexandrie, il se met à la tête de l'arriere-garde, fait face à quelques postes avancés, qui ayant jetté l'allarme dans le camp, retardent la retraite de Pierre; de son côté le Chevalier secondé par l'audace de sa petite troupe & par l'obscutité qui en cache le nombre, se débarrasse & rentre dans la ville. Le Muphti & le Général sont conduits presqu'en même temps devant le Sultan: Malheureux, dit-il, qui abusez de la crédulité du peuple pour le séduire, qui vous serviez du nom & de la loi

du Prophête pour l'exciter au parricide, vous voilà au pouvoir de celui qui demain devoit périr par vos mains: si je voulois opposer imposture à imposture, je vous dirois, & vous m'en croiriez encore plus aisément que ce peuple dont vous faisiez votre jouet, que c'est Mahomet lui-même qui m'a dévoilé cet abominable mystère. Non, je m'avilirois en vous trompant. Le hasard, conduit sans doute par une secréte providence qui veille sur les jours des Rois, m'a tout fait découvrir. Il ordonna qu'on tranchât la tête du Général, qu'on l'élevât sur un poteau au milieu de la place publique, & que ses membres fussent attachés aux principales portes d'Alexandrie. Cette exécution se fit dans la nuit, afin de prévenir toute émeute; il fit enfermer le Muphti qu'il réserva pour un exemple plus éclatant.

Dès que le jour parut, les conjurés furent instruits du supplice du Géneral; la frayeur les saisit; les uns cherchent à s'éloigner d'Alexandrie; mais les portes étoient gardées, & tous ceux qui se présenterent furent arrêtés; les autres coururent au palais du Sultan pour implorer sa clémence. Ce Prince ne voulut que les effrayer; il les fit enchaîner & conduire sur la place où plusieurs pals étoit dressés; le Muphti & l'Iman y furent menés les derniers; le Sultan les fit empaler avec quatre des plus coupables: alors se présentant lui-même avec Pierre, il fit grace à tous les autres, en les assurant

qu'ils la devoient en partie au Chevalier françois.

Lorſque tout le trouble fut diſſipé, Pierre ſe jetta aux genoux du Sultan & le ſupplia de lui accorder la liberté. Vos Sujets, lui dit-il, vous adorent, l'ambition de quelques ſcélérats ne doit pas vous indiſpoſer contre le peuple. Cependant il eſt des préjugés qu'un Souverain qui veut ſe conſerver l'amour de ſa nation, ne doit pas attaquer de front. Jamais les Muſulmans ne verront avec indifférence leur maître donner ſa confiance à un Chrétien. Il eſt eſſentiel, pour votre tranquillité, que je quitte ces lieux. Je réclame donc la promeſſe que vous m'avez faite. C'eſt avec douleur que je me ſépare de vous. Un bon Roi eſt le chef-d'œuvre de la divinité, & le plus beau ſpectacle pour l'honnête homme. Il eſt ſi difficile de conſerver la vertu ſur le trône; la plus pure y eſt toujours en butte à la méchanceté des interprétations, ou à l'injuſtice de ceux qu'elle protége. Vous avez vu des monſtres vous faire un crime auprès de votre peuple d'être ſon pere; vous les avez vus vous reprocher l'abondance & la paix dont vous les faites jouir, & vouloir vous punir des biens que vous lui faites; mais, Seigneur, je connois aſſez votre ſageſſe & la fermeté de votre caractère, pour n'avoir pas à craindre en vous quittant, de vous voir expoſé à rien de ſemblable à ce qui vient de ſe paſſer. Si je le craignois, je demeurerois

toujours votre esclave, en me tenant éloigné de la Cour, pour ne pas inspirer des soupçons au peuple, & du fond de ma retraite, je vous donnerois les conseils que votre bonté a daigné quelquefois demander à votre esclave. Vous n'en avez plus besoin; continuez à régner sur les mêmes principes; faites respecter la religion de l'Etat; ne condamnez pas les autres, & surtout la Chrétienne, avant de connoître leurs dogmes & leur morale; mais ayez l'œil sur vos Muphtis; n'élevez à cette importante dignité que des hommes sans ambition, d'un cœur droit, d'une ame paisible & compatissante, de mœurs douces & pures, & surtout d'un esprit juste. Pardon, Seigneur, si j'ose vous tracer des régles que vous connoissez mieux que moi, vous me l'avez permis.
Le Sultan ne put s'empêcher de répandre des larmes; il embrassa Pierre, & ne fit aucun effort pour l'engager à embrasser le Mahométisme. Il lui donna la liberté, ainsi qu'à l'esclave qui avoit le premier découvert la conspirarion. Il combla Pierre de bienfaits, & lui fit promettre foi de Chevalier, de lui donner de ses nouvelles par les facteurs d'Europe; il s'engagea lui-même, foi de Musulman, de lui faire donner des siennes. Il lui fit présent d'étoffes & de pierreries de toute espèce, qu'il renferma dans quatorze barils à sel, afin qu'on crût dans le voyage, qu'il ne portoit que des marchandises communes & de peu de valeur.

Pierre trouva un vaisseau qui partoit pour la Provence; il y chargea ses quatorze barils; le Patron ne put s'empêcher de lui dire que ce n'étoit guère la peine de porter du sel en Provence, qu'il y en trouveroit assez à bon marché; Pierre lui fit entendre que ce sel étoit préparé, & qu'il le destinoit pour un hôpital. Il étoit au comble de la joie en songeant qu'il alloit revoir ses parens, & que peut-être il pourroit apprendre chez eux des nouvelles de Maguelonne. Le vaisseau voguoit à pleines voiles, Pierre trouvoit qu'il voguoit trop lentement. On relâcha dans l'Isle de Sagonne pour faire de l'eau. Pierre ennuyé de la mer se fit mettre à terre, il entra dans l'Isle, un païsage charmant de prairies émaillées l'invitèrent à se reposer. Il s'étendit sur l'herbe, & voyant des fleurs autour de lui, il lui vint dans l'idée d'en former un bouquet pour Maguelonne, quoiqu'elle fût absente; cette idée le conduisit à d'autres, & peu à peu il se plongea dans la rêverie la plus profonde; il se retraça les momens qu'il avoit passés avec elle, & la malheureuse avanture du bois. Pierre pleura: l'espérance calma son chagrin, il se leva, marcha à grand pas sans tenir de route certaine. Il s'égara & ne s'en apperçut que lorsqu'il voulut regagner le rivage; il n'en étoit plus temps. Un vent favorable avoit déterminé le Patron à partir; on appella les passagers qui étoient descendus dans l'Isle; Pierre étoit trop éloigné

pour entendre l'appel. Soit qu'on crût qu'il étoit rentré, soit qu'après l'avoir attendu, & l'avoir fait chercher, on voulût profiter du vent, on leva l'ancre & le vaisseau partit. Il fit force de voiles & arriva en peu de jours sur les côtes de Provence. Les marchandises y furent déchargées, & comme on avoit ouï dire à Pierre que les quatorze barils, qu'on croyoit remplis d'un sel préparé, étoient destinés pour des malades, on les déposa à l'hôpital de S. Pierre, fondée depuis peu, & qui étoit sous la direction d'une jeune Supérieure qui s'y faisoit adorer; on lui raconta le malheur du passager à qui ces barils appartenoient; un mouvement secret la portoit à s'intéresser à cet inconnu; elle pesoit sur les circonstances, & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir jusqu'aux larmes.



CHAPITRE VIII.

Pierre apprend des nouvelles déſeſpérantes de Maguelonne: il raconte ſon hiſtoire à la Supérieure de l'Hôpital de S. Pierre; elle lui donne les nouvelles les plus favorables; ſurpriſe ménagée par l'amour.

QUELLE étoit donc cette Supérieure ſi compatiſſante? Jeune, belle & dévote, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle fût tendre; mais verſer des larmes ſur le ſort d'un malheureux paſſager, qu'on ne connoît point, qui, pour s'être égaré dans une Iſle, qui d'ailleurs n'étoit point déſerte, n'eſt pas ſans eſpérance de revoir ſa Patrie, c'eſt un de ces phénomènes peu communs, qu'il n'eſt pas encore temps d'expliquer.

Le jour avoit diſparu lorſque le Chevalier retrouva le rivage & le lieu où il avoit laiſſé le vaiſſeau; il le chercha longtemps des yeux, il crut que les ténèbres lui en déroboient la vue; il appella les gens de l'équipage; ſes cris ſe perdirent inutilement dans les airs. Pierre enfin comprit que le vaiſſeau étoit parti. Un froid mortel le ſaiſit, il tomba ſur le ſable évanoui; il ne revint que pour ſe livrer à ſa douleur; ſa ſituation lui rappelle celle où Maguelonne s'étoit trouvée à ſon réveil, & cette

idée rendit sa peine encore plus cruelle. Grand Dieu, s'écrioit-il, que de malheurs sont la suite d'une imprudence ! Si Maguelonne ne vit plus, termine ici ma misère ; si elle existe, ne m'ôte pas les moyens de la revoir, de la consoler & de réparer les maux que je lui cause. Le Ciel fut touché de sa prière. Aux premiers rayons de l'aurore, il apperçut sur les flots une barque & deux pêcheurs, qui venoient jetter leurs filets sur cette côte. Il implora leur secours ; ils abordèrent, & leur ayant raconté ce qui venoit de lui arriver, ils furent sensibles à son sort ; ils le prirent dans leur barque & le conduisirent à Trépane. Il arriva dans cette ville malade, & pouvant à peine se soutenir. Il y passa neuf mois dans la langueur & les souffrances. Un jour qu'il se promenoit sur le port, il vit un vaisseau dont les mariniers s'entretenoient en langage Provençal. Il leur demanda quant est-ce qu'ils comptoient s'en retourner dans leur pays. Ils répondirent qu'ils repartiroient dans deux jours au plus tard. Pierre pria le Patron de le recevoir sur son bord, & lui promit une récompense proportionnée au service qu'il alloit lui rendre ; dès qu'il seroit en état. Heureusement le Patron étoit de Cavaillon même, & Pierre, sans se faire connoître, l'intéressa pour lui, en lui parlant de cette ville, de ses parens qu'il avoit connus au château du Comte Jean son pere : il le questionna sur ce qui regardoit le Comte

&

& la Comtesse; il apprit qu'ils étoient toujours dans l'affliction de l'absence de Pierre leur fils; mais tout ce qu'il vouloit savoir se borna à ces éclaircissemens.

Pierre, avant d'arriver en Provence, fut obligé de passer à Aigues-mortes, port de mer qui n'est plus aujourd'hui qu'un marais, & où le Patron devoit s'arrêter. Les mariniers s'entretenoient un jour de l'Eglise de S. Pierre, que les étrangers venoient voir en foule par curiosité: Pierre demanda quelle étoit cette Eglise: on lui dit qu'elle étoit dans une Isle assez près d'Aigues-mortes; qu'elle avoit été fondée par une jeune veuve, qui avoit établi auprès un Hôpital fort fréquenté, où elle recevoit & soignoit elle-même les malades, & les voyageurs qui revenoient de la terre-sainte. Les mariniers lui conseillèrent de s'y rendre & lui faisoient espérer qu'il y trouveroit remède à son mal. Ah! mes amis, leur dit Pierre, le mal que je souffre n'est pas du ressort de la Médecine; l'objet qui le cause peut seul le guérir; cependant conduisez-moi à cet Hôpital; le portrait que vous me faites de celle qui l'a fondé, excite ma curiosité. Les mariniers touchés de la douceur & de l'air affligé de Pierre, le transportèrent dans l'Isle. Il se fit conduire à l'Hôpital sous le nom d'un Chevalier Italien qui revenoit de chez les Infideles, où il avoit été fait esclave.

On le conduisit dans une salle destinée aux

personnes qui, nées dans un certain rang, avoient été réduites à la misère, par des événemens qui la rendoient honorable : cette salle étoit fort peuplée, parce que les pauvres n'avoient pas à craindre d'y être confondus avec ces hommes lâches, qui se faisant un devoir de la paresse, & un métier de la mendicité, vont infecter de leurs vices, des asyles qui ne devroient être réservés qu'à la vertu malheureuse : ce n'est pas qu'il n'y eût des salles pour cette espèce de malades; car il suffisoit que l'humanité souffrît pour qu'elle eût un droit à cet Hôpital; on observoit seulement de ne pas les laisser entrer dans les autres salles; & lorsqu'ils étoient hors de danger, on leur offroit de les entretenir dans l'Hôpital, à condition qu'ils travailleroient aux manufactures qu'on y avoit établies, aux défrichemens, à la cultivation de l'Isle ou à d'autres ouvrages utiles.

La Supérieure, le visage caché sous un voile, vint visiter les malades; elle ordonna qu'il ne manquât rien à personne, aida elle-même à faire les lits des nouveaux venus, fit coucher Pierre dans le temps qu'elle alla elle-même lui chercher à souper, & le pria de demander tout ce dont il auroit besoin. Pierre, ainsi que les autres, ne pouvoit se lasser d'admirer la modestie & le zèle de cette femme vertueuse. Il demanda si l'on savoit qui elle étoit : non, lui dit-on; elle a autant de soin de cacher sa naissance que sa figure; il n'y a personne ici

qui ne la regarde comme sa mère; quoiqu'elle parle François, on ne peut décider à son accent si elle est Italienne ou Provençale. Elle a reçu ici des Chevaliers d'une origine illustre, elle ne les a pas servis avec plus de distinction que le plus roturier honnête homme & malheureux; quand on lui a demandé de quelle famille elle étoit, elle a répondu que tous les infortunés étoient ses frères.

Pierre, peu de jours après, commença à se rétablir; la société qu'il lia avec quelques Chevaliers, leurs avantures qu'ils se faisoient raconter, les attentions assidues de la Supérieure lui rendirent ses forces. Il reconnut parmi les malades deux Chevaliers qu'il avoit vaincus autrefois à Naples, & qui ne purent le reconnoître, tant les fatigues & les maux l'avoient changé. Il tourna la conversation sur leurs combats; il leur demanda dans quels tournois ils s'étoient signalés. Ah! ce n'est pas du moins à Naples, dit l'un; le sort des armes est journalier; celui d'un Chevalier est d'être tour à tour vainqueur & vaincu; je n'avois pas encore éprouvé de revers, lorsqu'il y a environ cinq ans que le Roi de Naples, pour mon malheur, fit publier des joutes en l'honneur des Dames: un Chevalier que personne ne connoissoit, & qui prit le nom du Chevalier des Clefs, avoit fait mordre la poussière à trois ou quatres des plus braves guerriers; je me présentai pour les venger; n'ayant jamais été

vaincu, je me croyois invincible; du premier coup de lance, il me jetta à dix pas de mon cheval; je quittai le champ de bataille, je changeai de cheval & d'armes, je me présentai encore; nous nous chargeons, nos lames se brisent, nos chevaux se heurtent, le mien demeure étourdi du coup, lorsque le maudit Chevalier des Clefs, passe derrière moi, m'enlève comme s'il n'eût porté que sa lance, descend de son cheval & me propose un combat à l'épée. Nous nous portons & nous parons les coups les plus terribles; soit adresse, soit que son épée fût de meilleure trempe, la mienne se casse. Brave Chevalier, me dit-il, tu ne peux pas répondre des fautes du hasard; te voilà désarmé, peut-être n'y a-t-il pas tout-à-fait de ta faute, essayons des armes plus naturelles aux hommes; il me propose la lutte, je l'accepte; nous nous embrassons, je le repousse; il résiste à peine, tombe & m'entraîne dans sa chûte; je me crus vainqueur; jamais il ne fut plus sûr de sa victoire que lorsqu'il fut terrassé, & sous moi; je ne sais comme il fit; l'éclair n'est pas plus prompt; se tourner, prendre le dessus, me forcer en m'étouffant, de demander grace & de m'avouer vaincu, fut l'affaire d'un instant. Quel homme, si toutes ses vertus eussent répondu à son courage & à sa force! L'amour lui fit perdre dans le même jour, l'estime de tout le monde, l'amitié du Roi, & ternir pour jamais la gloire qu'il s'étoit

requise. Maguelonne faisoit les délices du Roi son père; sa beauté, ses talens, sa sagesse, lui soumettoient les cœurs de tous ceux qui la voyoient; le Chevalier des Clefs en devint amoureux & l'enleva. On courut en vain après le ravisseur. Jamais on n'a pu savoir des nouvelles de l'un ni de l'autre.

Ce récit jetta la consternation dans l'esprit de Pierre; il savoit bien qu'il n'étoit pas absolument innocent; mais il ne se croyoit pas si coupable; il chercha à excuser le Chevalier des Clefs: peut-être, disoit-il, étoit-il sécrétement aimé de cette Princesse, peut-être vouloit-on la forcer de s'unir à quelqu'un qu'elle détestoit; car quoiqu'il y ait longtemps que j'ai quitté l'Italie, je me souviens d'un mariage projetté dès l'enfance de Maguelonne, avec le Prince de Tarente, qui alors avoit quarante-cinq ans, d'une figure hydeuse, & d'un caractère féroce. Quel Chevalier résisteroit aux prières d'une jeune beauté, qui se jetteroit dans ses bras & qui réclameroit sa générosité pour l'arracher à un tel monstre. A supposer ce que vous dites, répondit le Chevalier malade, il y avoit d'autres moyens à prendre; le Prince de Tarente, tout féroce qu'il étoit, aimoit les combats; il falloit le défier; il n'étoit pas difficile au Chevalier des Clefs de le vaincre & de le faire renoncer à la Princesse; ce qui confirme encore davantage que cet inconnu n'a voulu qu'abuser de la situation de Maguelonne, c'est qu'il a couru

des bruits qu'il l'avoit abandonnée dans une forêt, pendant qu'elle dormoit; d'autres disent qu'on l'a vue à Rome; quelques-uns ont assuré qu'elle s'y étoit renfermée dans un cloître, & qu'elle y étoit morte de désespoir & de douleur: quoi qu'il en soit, son pere depuis ce jour n'a fait que languir, & a terminé sa carrière depuis un an; sa mere règne; mais le chagrin a si fort affoibli ses sens, que l'Etat est livré aux factions & à la discorde.

Quoique la nouvelle de la mort de Maguelonne ne fût fondée que sur des bruits populaires, Pierre n'en fut pas moins affligé; il tomba à la renverse, & éprouva des convulsions affreuses. Tant qu'il l'avoit crue vivante, il s'étoit soutenu par l'espérance de la revoir un jour; lorsqu'il se vit sans espoir, il ne desira plus que la mort. Les Chevaliers, qui étoient bien éloignés de penser que Pierre fût l'amant de Maguelonne, crurent que son attaque étoit une rechûte de sa maladie, ils demandèrent du secours; on le remit dans son lit; quand ses convulsions furent un peu calmées, la Supérieure vint; elle connut à son pouls & aux profonds soupirs qui s'exhaloient de son cœur, que son mal avoit une autre cause que le dérangement de la machine. Chevalier, lui dit-elle, votre ame paroît vivement affectée; la médecine n'a aucune prise sur ce genre de maladies: si vous daignez m'ouvrir votre cœur peut-être ne sera-t-il pas impossible de trouver

quelque remède à vos peines; quand toutes les ressources humaines manqueroient; il en est toujours une infaillible dans la religion, il n'y a point de maux dont elle ne console: hélas! je l'ai appris par ma propre expérience:

Ces paroles affectueuses, le son de voix de celle qui les prononçoit, jettèrent un calme subit dans l'ame & dans les sens de Pierre: il la pria de s'asseoir & de faire retirer ceux qui pourroient les entendre; ah, madame, lui dit-il, je vais vous retracer des événemens qui, en renouvellant mes douleurs, vont me couvrir à vos yeux d'une honte que rien ne peut effacer. J'ai deshonoré l'objet de ma tendresse, & c'est moi qui cause sa mort. Jeune & fier d'une valeur qui ne cherchoit qu'à se faire connoître, on fit devant moi le portrait d'une Princesse que les Princes & les plus fameux Paladins de l'Europe se disputoient; ce portrait qui n'étoit point flatté, enflamma mes desirs; je me mis dès ce moment au nombre de ses prétendans, je demande à mes parens la permission d'aller signaler mon courage, je pars, quitte la Provence, j'arrive à Naples & je vis Maguelonne plus belle que mon imagination ne me la peignoit.... Ciel: s'écria la Supérieure, quels noms venez-vous de prononcer? la Provence... Naples.... Maguelonne: qu'ont de commun ces noms chéris avec celui de *Pietro del Bosco maledetto*, Chevalier Italien, sous lequel vous vous êtes annoncé dans ces lieux. C'est un nom

ſuppoſé, reprit Pierre; mon véritable nom eſt Pierre de Provence. O! juſtice éternelle, s'écria-t-elle encore, ô providence. Quoi! vous, ce valeureux Pierre, ce généreux amant de Maguelonne. O ciel! ô ciel, daigne me ſoutenir & me modérer encore.... Elle étoit tremblante & n'oſoit reſpirer; cependant elle ſe retint; elle craignoit que ce qu'elle avoit à apprendre au malheureux Pierre, ne causât à ſes ſens une nouvelle émotion qu'il n'auroit pas eu la force de ſupporter.

Je vous l'avois annoncé, reprit-il, que votre pitié ſe changeroit en horreur. Puiſque vous connoiſſez Maguelonne, & que je vous ai dit mon nom, vous ſavez mon crime; mais ce que vous ne pouvez avoir appris que par des récits impoſteurs, indignes de Maguelonne & de moi, c'eſt le malheur qui nous ſépara: Pierre lui raconta l'enlévement de la boîte qui contenoit les trois anneaux, par un oiſeau de proie, la fuite de l'oiſeau, le danger auquel il s'expoſa pour ravoir la boîte, ſa priſe par les Corſaires & ſon déſeſpoir lorſqu'on l'amena à Alexandrie. Il s'arrêta, il crut que le reſte amuſeroit peu une femme à qui l'intérêt qu'il lui voyoit prendre à Maguelonne, devoit le rendre odieux; mais la Supérieure voulut tout ſavoir; au moindre péril que le Chevalier avoit couru, elle éprouve dans le court intervalle de ce récit toutes les viciſſitudes que Pierre avoit eſſuyées pendant huit années.

Vertueux Chevalier, lui dit-elle, en lui ferrant la main, le récit que vous venez de me faire m'intéresse plus que vous ne pensez : plusieurs bruits, il est vrai, se sont répandus sur votre avanture. Eh que m'importe ! s'écria Pierre ; le seul qui m'accable, c'est le bruit trop certain de la mort de cette infortunée. Vous m'avez fait entendre que vous la connoissiez : au nom de Dieu, qui répand la consolation sur vos lèvres, apprenez-moi ce que vous en savez... Je ne sais ; mais votre son de voix qui me rappelle le sien, la douceur avec laquelle vous soutenez mon courage, les éloges qu'on donne ici de tous côtés à vos vertus, votre sensibilité, tout en vous me pénétre d'une si grande vénération, & m'inspire des sentimens si semblables à ceux que Maguelonne me faisoit éprouver, que j'ai en vous la plus entière confiance. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de lui annoncer son sort ; tranquillisez-vous, lui dit-elle ; j'ai de fortes raisons pour croire que Maguelonne vit encore ; j'étois sa meilleure amie : vous m'avez vue à la Cour de son père ; j'ai conservé des relations avec elle ; il y a quelque temps qu'elle ne m'a écrit ; je vous promets que dans peu nous en saurons des nouvelles certaines.

Pierre cherchoit en vain quelle pouvoit être cette fille généreuse qu'il avoit vue à la Cour de Naples. Elle revint le lendemain à la même heure ; elle trouva Pierre beaucoup

plus tranquille ; elle eut ſoin cette fois & les ſix jours ſuivans de ne le voir qu'en compagnie : lorſqu'il eut repris aſſez de force pour ſe lever, elle ne le vit qu'après les autres malades & à l'entrée de la nuit : voilà de bonnes nouvelles, lui dit-elle ; Maguelonne vit & ne vit que pour vous ; on ne vous a pas trompé, elle eſt dans un Couvent. Ah, madame, ſans doute qu'elle y a fait des vœux ! Hélas ! elle avoit juré d'être mon épouſe, & c'eſt ſur la foi des ſermens que nous quittames la Cour de ſon père ! Mais, malheureux ; de quoi vais-je m'inquiéter ? n'eſt-ce pas aſſez pour moi qu'elle vive ? La Supérieure l'aſſura qu'elle n'étoit liée par aucun engagement ; que ce n'étoit point à Rome, comme on l'en avoit aſſuré, qu'elle avoit choiſi ſa retraite, & que ſon Couvent étoit en France. Le Chevalier lui demanda avec les plus vives prieres de le lui nommer. Non, lui dit-elle ; ce ſecret eſt de trop grande importance pour que j'oſe prendre ſur moi de vous le révéler. A cela près, voilà la lettre qu'elle m'a écrite par le même exprès que je lui avois envoyé ; vous connoiſſez ſon écriture. Adieu, Chevalier, ſoyez tranquille : je ſuis obligée de faire un petit voyage pour les affaires de la maiſon ; je ſerai trois jours abſente ; j'exige, au nom de votre amie, que vous preniez le plus grand ſoin d'une ſanté qui me devient auſſi chère qu'à elle-même.

Dès qu'elle fut ſortie, Pierre ouvrit la lettre de

Maguelonne, la suscription étoit à la sœur Emilie. Il reconnut l'écriture de son amante; ses yeux parcouroient cet écrit avec tant de rapidité qu'il eût voulu la lire d'un seul regard. Enfin après avoir été vingt fois du commencement à la fin, il lut avec bien de la peine que Maguelonne n'étoit guère plus tranquille que lui, qu'elle étoit dans l'impatience de le revoir; qu'il lui sembloit qu'une nouvelle vie commençoit pour elle; qu'elle oublioit ses maux, & qu'elle ne sentoit que ceux que Pierre avoit éprouvés; toute la lettre se ressentoit du désordre où elle étoit; des phrases qui n'étoient point finies, des lignes effacées par des pleurs, une énergie qui n'avoit pas le sens commun, un délire attendrissant, mille idées qui se détruisoient l'une & l'autre, la religion la plus pure & l'amour le plus tendre; la morale la plus sévère & les transports les plus ardens, tout étoit confondu, & tout autre qu'un amant eût cru que Maguelonne étoit folle. Elle promettoit à son amie de venir la voir, de venir s'unir pour jamais à Pierre; mais elle ne fixoit pas le temps.

Le Chevalier pouvoit à peine contenir ses transports; l'absence d'Emilie, l'incertitude du terme que Maguelonne mettoit à son arrivée, & plus que tout, l'habitude de la douleur, servirent de contrepoids à sa joie, qui eût pu lui occasionner une nouvelle rechute.

Les trois jours de l'absence de la Supérieure

se passèrent dans cette agitation ; s'il eût su le Couvent où Maguelonne s'étoit retirée, rien n'eût pu le retenir ; s'il eût même pu savoir où étoit Emilie, il eût couru après elle, pour lui demander des éclaircissemens sur mille choses qui n'en avoient pas besoin. Il apprend enfin qu'Emilie est de retour, il l'a fait demander ; on lui fait dire qu'il n'est pas encore temps ; qu'elle est trop fatiguée de son voyage, qu'elle le verra sur le soir, & qu'elle se propose de souper avec lui. Sur le soir ! & il n'étoit que midi ! Depuis qu'Emilie étoit Supérieure, il ne lui étoit jamais arrivé de regarder aucun homme en face ; quelqu'effort qu'eût fait Pierre, jamais ses regards n'avoient pu percer l'épaisseur de son voile, & elle veut souper avec lui : il se confond en conjectures. Quel est son dessein ? n'est-ce que pour accélérer sa guérison qu'elle le flatte de l'espérance de revoir Maguelonne ? Elle vit, disoit-il, je n'en puis douter, sa lettre me l'assure ; on dit qu'elle est dans un Couvent, y seroit-elle liée par des voeux ? Emilie dit que non ; mais dois-je en croire une ame sensible, dont la pitié ingénieuse ne se sera pas fait un scrupule de cacher des vérités affligeantes, à un malheureux qu'elle ne peut sauver que par ce moyen. Hélas ! c'est cette vérité cruelle qu'elle veut m'annoncer, & c'est sans doute, pour en affoiblir l'amertume, qu'elle choisit le moment d'un souper extraordinaire. Généreuse Emilie, avec quels

ménagemens vous m'avez dévoilé des secrets dont la douceur inattendue m'eût accablé! en adorant la bonté de votre âme, n'ai-je pas à me plaindre que vous m'ayez élevé au plus haut degré d'espérance, pour me précipiter dans un abîme de douleur plus affligeante encore.

C'est ainsi que raisonnoit l'injuste Chevalier, qui, huit jours auparavant, auroit donné sa vie pour s'assurer de celle de Maguelonne; il étoit dans ces perplexités, lorsqu'enfin le moment qu'Emilie avoit fixé pour sa visite arriva. Pierre courut au devant d'elle d'un air inquiet & consterné. Ç'en est donc fait, Madame, s'écria-t-il, Maguelonne est à jamais perdue pour moi! Emilie frémit, elle crut que quelque nouvel obstacle qu'elle n'avoit pas prévu, ou que le Chevalier lui avoit caché, s'opposoit aux vœux dont la lettre étoit remplie; elle lui demanda quel étoit l'événement funeste que son désespoir sembloit annoncer? Je n'en suis que trop certain, reprit-il; Maguelonne a formé des liens indissolubles, elle est Religieuse. Votre amour, interrompit Emilie, me fait excuser votre méfiance. Je vous ai assuré que votre amante étoit libre, & vous auriez dû vous en rapporter à moi. Ingrat, c'est moi qui l'ai prévenu de votre retour, qui l'ai instruite dès le moment que je vous ai connue. Je ne me suis absentée que pour vous la ramener, & dans peu de jours vous la verrez en ces lieux;

si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour l'empêcher de voler dans vos bras, la violence qu'elle s'est faite en attendant que le rétablissement de vos forces vous permît de soutenir une vue aussi chère, vous rougiriez de vos soupçons. Le Chevalier se jetta aux genoux d'Emilie; il lui avoua que le souper auquel elle l'avoit invité, lui paroissoit si extraordinaire, qu'il avoit conjecturé qu'elle attendoit ce moment pour lui révéler ce funeste secret. Non, reprit Emilie; j'ai amené Nicé, & je voulois vous ménager à l'un & à l'autre le plaisir de la surprise: pour vous punir, il sera tout entier pour elle. Ah, s'écria-t-il, pourquoi Maguelonne n'est-elle pas de la partie? parce que, répondit la bonne Supérieure, vous avez été sur le point d'extravaguer, en rêvant qu'elle étoit Religieuse; que l'idée seule de sa mort vous a mis aux portes du tombeau, & que la joie de la revoir vous y auroit peut-être précipité. = Ah, généreuse & cruelle Emilie, vous m'avez trop bien préparé à soutenir cet événement, pour que vous ayez rien à craindre. = Eh bien nous la verrons dans le temps. Allons joindre Nicé.

Dans un appartement séparé, Emilie avoit fait préparer une salle ornée avac autant de goût que de magnificence; une table délicatement servie, attendoit cinq convives; Pierre & Emilie arrivent, la porte s'ouvre, & Pierre se trouve entre les bras de son pere & de sa mere. Grand

Dieu, s'écria Pierre en les embrassant, cruelle Emilie, vous ne m'avez pas préparé à cet excès de bonheur; ô mon pere, ô ma mere, ah! je succombe à mon ravissement; des larmes de tendresse coulèrent en abondance; le Chevalier étoit dans les bras du Comte & de la Comtesse; des mots entrecoupés, des soupirs, des caresses exprimoient les sentimens dont il étoit agité: il eut eu bien de la peine à soutenir cette scène si touchante, si la présence de Nicé qui vint au secours, ne lui eût rappellé dans ce moment que Maguelonne étoit absente; il embrassa Nicé. Il lui témoigna la reconnoissance la plus vive, de l'intérêt qu'elle avoit pris autrefois à son amour. Ah, Nicé! me pardonnerez-vous tous les chagrins que notre fuite a dû vous causer. Combien de fois ai-je rougi de l'idée que mon imprudence a dû vous donner de moi! Eh! Maguelonne, la vertueuse Maguelonne, victime de mon audace, a sans doute partagé dans l'esprit de ses parens & du peuple, la honte de cet enlévement. Ah! ma chère Nicé, peignez-lui, si vous le pouvez, les remords......

Seras-tu toujours injuste à mon égard, s'écrie Emilie en relevant son voile & en embrassant le Chevalier, qui reconnoît enfin Maguelonne; que parles-tu de victime? tu ne fus que mon complice, si notre fuite fut un crime; abjure tes remords & ne me parles que de ta tendresse. Ah Pierre!.... Pierre étoit dans ses

bras, comme la jeune épouse dans la première extâse de la volupté; quelques soupirs s'exhaloient à peine avec son haleine brûlante; le nom de Maguelonne élancé du fond de son cœur expiroit tendrement sur ses lévres agitées. La Princesse plus préparée à cet événement, s'efforçoit de garder plus de modération, mais l'amour la trahit, lorsque Pierre accablé de sa joie perdit tout mouvement & toute connoissance. Ah! ciel, s'écria-t-elle, imprudente! c'est moi qui te perds. Pierre, ô mon époux!.... & soudain, comme pour remplacer l'ame de son amant, par la sienne, elle colle sa bouche sur sa bouche, & couvre son visage de larmes. Cependant on l'arrache de ses bras; Nicé appelle du secours; le Comte Jean & son épouse soutiennent leur fils; Maguelonne, à qui l'habitude de voir des malades, avoit appris les plus beaux secrets de la Médecine, lui fait respirer des sels volatils qui le raniment; il lui tend sa main, des larmes de tendresse commencent à couler, & bientôt il a assez de force pour sentir son abattement; peu à peu il recouvre la vue & la parole. Maguelonne a cédé sa place à la Comtesse; les discours qu'elle lui tient, les sentimens qu'elle lui exprime accoutument son ame à des sentimens plus doux; son sang prend un cours moins précipité, ses sens se calment, & Pierre paroît entiérement tranquille. Chevalier, lui dit Maguelonne, je vous ai mis à de trop cruelles épreuves;

épreuves; j'aurois dû le prévenir, j'ai eu la foibleſſe de m'en rapporter à vous-même, lorſque vous m'avez dit que je vous avois trop bien diſpoſé à me voir, pour que j'euſſe quelque choſe à craindre; enfin, graces au ciel, nos allarmes ſont diſſipées. Elle lui fit promettre pour leur repos mutuel de ſe modérer. Le ſouper ſe paſſa dans la joie, le plaiſir éclatoit dans tous les yeux; mais le ſentiment dominoit trop dans tous les cœurs, pour qu'on pût ſe livrer à la gaieté.

Il venoit de ſe paſſer des ſcènes trop vives, pour que Maguelonne osât ſe permettre de ſatisfaire la curioſité du Chevalier, ſur ce qui étoit arrivé à cette Princeſſe, depuis l'événement qui les ſépara. On remit ce récit au lendemain. Le Chevalier fut conduit dans l'appartement qui lui étoit préparé; Nicé s'offrit de veiller auprès de ſon lit; il paſſa la nuit fort tranquillement; Nicé alloit de temps en temps en donner des nouvelles à Maguelonne, qui attendoit le jour avec impatience, & qui ſe leva plus d'une fois pour aller au-devant de Nicé.



CHAPITRE IX.

Histoire de Maguelonne, depuis l'enlevement de Pierre par les Corsaires; pélerinage; arrivée en Provence; fondation d'un Hôpital.

DÈS que le jour parut, Maguelonne reprit son voile & alla visiter ses malades, jusqu'à ce qu'elle crût que Pierre avoit assez reposé: le Comte & la Comtesse qui avoient été chez lui à son réveil, le conduisirent dans un jardin d'orangers, où Nicé & Maguelonne les attendoient; Pierre courut vers Maguelonne, qui s'avança vers lui d'un pas timide & modeste, ils s'embrassèrent avec plus de tendresse que de fureur. Le Chevalier hésita quelque temps, & prenant ensuite la main de sa maîtresse: chère épouse, lui dit-il, (car vous m'avez permis de vous donner ce nom, quoique je n'en ai pas encore obtenu le droit) ce n'est qu'en tremblant, que j'ose vous demander le récit de ce qui vous est arrivé depuis l'instant où nous fumes séparés dans la forêt.

Maguelonne, qui avoit dit au Comte & à la Comtesse, ce que Pierre lui avoit raconté de ses malheurs depuis ce moment, commença ainsi.

Tandis qu'on vous entraînoit ſur les flots, le ſommeil ſe diſſipant peu à peu, mes regards ſe tournèrent naturellement vers l'endroit où je croyois rencontrer les vôtres; je m'étois endormie ſur vos genoux, & je trouvai ma tête appuyée ſur votre manteau. Je crus d'abord qu'accablé de fatigue, vous vous livriez au repos ſous quelque arbre voiſin, je me levai, je parcourus le bois autour de moi; je revins au lieu que je venois de quitter, & j'attendis encore; j'étois raſſurée par votre cheval que je voyois pâturer avec le mien. Cependant la nuit approchoit, je commençai à m'inquiéter & à perdre patience. J'appellai vos domeſtiques, je leur demandai où vous étiez; il y en eut un qui vous avoit vu aller vers la mer; je vous cherchai vainement ſur le rivage. Mille idées affligeantes accablèrent mon eſprit; toute la nuit ſe paſſa en recherches inutiles; quand l'aurore parut, vos domeſtiques & moi fouillâmes de tous côtés; nos cris firent retentir la forêt: enfin n'eſpérant plus vous retrouver, ne ſachant à quoi attribuer votre abſence, aimant mieux croire que vous étiez égaré & que vous aviez été dévoré par quelque bête féroce, que d'imaginer que vous m'euſſiez abandonnée par quelque perfidie, je me proſternai, je levai mes mains vers le ciel: grand Dieu, m'écriai-je, qui peut pénétrer les ſecrets de votre juſtice? Quel crime a donc commis la victime que vous frappez? Si j'ai

fui la maiſon paternelle, Pierre n'a fait qu'accompagner celle qui l'entraînoit dans ſa fuite; ſa punition, il eſt vrai, eſt moins affreuſe que ma peine: la mort a terminé ſes chagrins & ſes plaiſirs; & moi, le cœur déchiré du regret d'avoir perdu l'amant le plus tendre, le plus généreux, le plus ſenſible; l'ame tourmentée de remords d'avoir abandonné mes parens, confuſe de la honte que je laiſſe après moi, dans une Cour où j'étois adorée, je n'ai d'autre reſſource que l'infamie. Ah Pierre! ton ſouvenir ſeul me reſte, & c'eſt pour m'accabler encore!...

J'étois livrée au plus cruel déſeſpoir, vos domeſtiques pleuroient & n'oſoient me conſoler; je voulois qu'ils me ramenaſſent à Naples: déja nous en avions pris la route; je changeai de deſſein, il eût fallu vous nommer, & ç'eût été vous accuſer: d'ailleurs je les expoſois à une mort certaine; ſi je ne l'avois eu à craindre que pour moi, j'y aurois volé, je ne deſirois que de mourir; mais comment paroître aux regards d'un pere irrité, d'une mere que je forçois à rougir, d'une foule de Courtiſans que j'avois dédaignés & qui ſe ſeroient vengés par le mépris? de Chevaliers ſurtout qui n'ayant pu vous vaincre, vous auroient flétri en ma préſence, par les calomnies les plus atroces, ſans que j'euſſe oſé prendre votre défenſe. Enfin je pris le parti de me jetter entte les bras de la Providence; je dis à

mes domestiques de me conduire hors de la forêt, & dans le village le plus prochain.

Nous rencontrames un gros bourg sur le bord de la mer; là, je congédiai vos domestiques; ils ne vouloient point me quitter; ils offrirent de m'accompagner dans tous les lieux où je voudrois me retirer; ils pleuroient amérement votre perte, & ils disoient que rien ne pouvoit les consoler que la douceur de me servir; je leur promis que je ne les oublierois jamais; que si vous n'étiez pas perdu pour moi, & si le ciel nous réunissoit, nous les rappellerions en quelque lieu qu'ils fussent. Je passai deux jours dans ce village; les habitans y étoient en allarmes; des Corsaires qui y avoient passé peu de temps auparavant, & qui croisoient sur les mers, y étoient descendus, & leur avoient enlevé trois jeunes filles & quelques paysans qu'ils avoient mis dans les fers. Je ne sçais pourquoi je rejettai ma premiére idée; je m'imaginai que vous promenant sur le bord de la mer, en attendant mon réveil, ils vous avoient enlevé; je fus tentée d'aller à Marseille & de passer les mers pour tâcher de découvrir vos traces. Cette résolution n'étant fondée que sur une conjecture vague, ne fut point exécutée.

Je quittai mes habits qui auroient pu me déceler; je pris ceux d'une Pélerine; & je suivis une famille entiére qui alloit en pélerinage à Rome; ma tristesse, quelque beauté,

beaucoup de complaisance, me concilièrent tous les cœurs. Nous nous servions mutuellement les uns les autres. On comprit bientôt que je n'étois pas ce que je paroissois être : on eut des égards pour moi ; je n'en fus que plus attentive à me partager le travail de notre caravane ; elle étoit composée d'un vieillard, le chef de la famille, de son épouse, de leur fille à peu près de mon âge & d'un cousin qui devoit bientôt être son époux ; c'étoient pour obtenir la dispense de leur mariage que ces bonnes gens alloient à Rome. Pierre, c'est dans leur société que je me suis convaincu qu'il y a cent fois plus de charmes dans un état plus humble & médiocre, que dans l'élévation des Grands. La douceur de leurs caractères, l'uniformité de leur manière de vivre, la sincérité qui régnoit dans leurs discours & dans leurs actions, tout me faisoit regretter de n'être pas née dans un hameau ; mais j'aurois voulu que Pierre fût né dans le hameau voisin. Dans un état semblable, ni la crainte d'être unie à un monstre que j'abhorrois, ne m'eût forcé à quitter la maison paternelle ; ni ma fuite, si elle eût été nécessaire pour éviter un mariage détesté, n'eût laissé d'aussi funestes impressions sur mon compte ; j'aurois exposé la vérité, & j'eusse été justifiée dans mon hameau. Pierre n'eût pas été d'un rang disproportionné au mien, on n'eût consulté que sa vertu, & je n'aurois eu besoin de faire parler que mon amour.

C'est par ces réflexions que je soulageois les fatigues de mon voyage. Nous étions à pied & nous allions à petites journées : dans les premières, j'étois excédée. Votre cheval que j'avois conservé, parce que vous l'aimiez, & dont j'avois fait présent à la famille, servoit à porter nos provisions : les huit premiers jours, lorsque le soleil étoit le plus chaud & que nous ne trouvions point de l'ombrage, on m'obligeoit de monter à cheval ; bientôt je m'accoutumai à la fatigue ; je me convainquis que la nature n'étoit pas plus avare de ses dons pour les Princesses que pour les paysannes, & que l'éducation & le luxe sont de véritables maladies qui causent la foiblesse des unes & qui n'attaquent jamais les forces des autres.

Nous arrivames à Rome ; je quittai, non sans regret, mes compagnons de voyage. Ma confiance dans l'Etre suprême qui me punissoit, m'inspira le desir d'entrer dans une Eglise ; je vis plusieurs personnes à genoux autour d'un Prêtre qui écoutoit le récit de leurs fautes ; les uns s'en retournoient remplis de consolation, & les autres déchirés de remords. Je me mêlai dans la foule ; & lorsque mon tour fut venu, je lui fis naïvement le récit de ma malheureuse avanture. Il m'écouta fort attentivement, & même je m'apperçus qu'il essuyoit ses larmes. Rien ne donne tant de courage aux malheureux que lorsqu'ils font partager leur foiblesse aux autres.

Je priai le bon Prêtre de m'aider de ses lumières & de ses conseils; il voulut exiger avant tout que je vous oubliasse. Hélas! lui dis-je, quand je le voudrois, il me seroit impossible. Il voulut m'ôter l'espérance de vous revoir jamais; il m'affligea si sensiblement que je fus sur le point de perdre connoissance. Ah! Monsieur; ôtez-moi la vie ou laissez-moi cette consolation. Non, Pierre n'est point mort; si quelque bête féroce l'eût attaqué, il est trop brave pour avoir succombé sous ses coups; non, je ne puis me persuader que le ciel ait voulu me l'enlever pour jamais; joignez vos priéres aux miennes, le ciel n'est point inexorable, il me le rendra: il eut la cruauté de me dire, que vous ne seriez pas le premier infidéle qui eût abandonné sa maîtresse. Je me contentai de lui répondre, que je vous aimerois mieux infidéle que mort, mais qu'il étoit plus aisé de me persuader que vous étiez mort que perfide. Eh bien, reprit-il, puisque votre confiance en la Providence est si assurée, attendez sans trouble & sans inquiétude qu'elle vous le ramène. Je lui demandai le plus grand secret sur mon état & sur ma naissance que je lui avois confiés, & il me le promit.

A peine l'eus-je quitté que je vis entrer dans l'Eglise mon oncle, accompagné d'un cortége nombreux; je frémis en le voyant; je crus qu'on avoit suivi mes traces; mais lorsque je vis qu'il parcouroit l'Eglise indifféremment, je

ne fis que détourner mon visage; j'étois bien assurée qu'à moins qu'il ne me fixât bien attentivement, mon déguisement l'empêcheroit de me reconnoître. Il passa auprès de moi & ne se détourna point. Dès qu'il fut sorti je m'acheminai vers l'hôpital destiné aux Pélerins. J'y restai quinze jours. Ce fut-là qu'en attendant que le ciel vous rendît à mes vœux, je formai le projet de fonder une maison semblable, pour les pauvres malades; je m'instruisis de tous les détails; je priai la Supérieure de m'aider à faire un abrégé de toutes règles & de tout ce qui regardoit la partie économique de la maison : elle ne me cacha rien; elle avoit pris une si grande affection pour moi, qu'elle vouloit me retenir auprès d'elle, & m'associer à ses travaux; je prétextai des affaires de famille & je partis dans le dessein de me rendre en Provence. Je passai par Gênes & je m'embarquai sur un vaisseau qui alloit à Aigues-Mortes. Mon voyage fut très-heureux; je tournai mes regards vers l'Afrique, dont les côtes, dit-on, sont peuplées de Corsaires; j'avois toujours un secret pressentiment qu'ils vous avoient fait esclave. Je vis, avant d'arriver à Aigues-Mortes, cette Isle; elle me parut charmante, & c'est-là que je me proposai de faire mon établissement.

Comme je me promenois un jour sur le port d'Aigues-Mortes, je rencontrai une bonne femme qui m'offrit de prendre sa maison pour

logement ; je l'acceptai, & la vieille en parut très-contente : mon enfant, me dit-elle, à votre habit, je vois que vous venez de Rome ; j'ai fait autrefois ce voyage-là avec mon mari, que Dieu lui fasse paix : j'étois jeune & jolie comme vous, & mon mari en valoit bien un autre ; les Italiennes sont belles, galantes ; elles faisoient beaucoup d'accueil à mon mari, cela m'inquiétoit, il faut en convenir ; ce n'est pas que je ne fusse bien sûre de lui, il m'aimoit tant... C'est une pauvre espèce que ces Italiens, des petits hommes, jaloux ; pourquoi ? car ils ne savent guères aimer ; mais vous, vous, ma chère enfant, quand, pourquoi, comment, avec qui avez vous été à Rome ? Hélas ! ma bonne, avec personne, lui dis-je ; & il ne vous est rien arrivée, jeune, jolie,.. Non, repris-je ; j'ai rencontré des Pélerines comme moi, des Pélerins, d'honnêtes gens qui m'ont conduite & qui m'auroient défendue en cas de besoin : grâces au ciel, leur secours ne m'a pas été nécessaire ; mais je voudrois traverser la Provence, je ne connois pas les mœurs de ce pays & je n'oserois m'y exposer toute seule. Ah ! vous n'avez que faire de craindre, reprit la vieille, nous avons pour maître & Seigneur le plus digne homme, le plus sage ; il est du pays de Provence, frere du Comte de ce nom ; il demeure à Cavaillon, & depuis peu son frere l'a fait Gouverneur de ses Etats. Il est bon, noble, généreux, & sur-tout fort juste. Oh ! il

est d'une exactitude, d'une sévérité; qu'il n'y a pas d'endroit dans la Provence que ses yeux n'éclairent. Dans les champs, dans les bois, la nuit, le jour, on est en sûreté comme chez soi; moi, qui vous parle, moi, je ne ferois aucune difficulté de la traverser en long & en large, à toutes les heures du jour & de la nuit; s'il arrivoit quelque chose à qui que ce fût, ce n'est pas seulement aux malfaiteurs qu'il s'en prendroit, mais à ceux qu'il a chargés de leur donner la chasse; cet homme juste a une femme aussi respectable que lui; c'est la bonté, la générosité même; il est le pere de l'Etat, elle est la mere des malheureux: elle seroit à la danse, au bal, si l'on venoit lui dire qu'un pauvre diable a besoin de son secours, elle planteroit là, bal, danse & compagnie pour y courir; il n'y a ni plaisirs, ni affaires qui tiennent, quand il s'agit de faire du bien. C'est grand dommage que ces bonnes gens meurent sans lignée. Comment sans lignée, interrompis-je? j'avois entendu parler du Comte Jean de Provence, il me semble avoir oui dire qu'il a un fils nommé Pierre. Eh! voilà justement ce qui cause leur douleur & nos regrets. Ah! ma belle demoiselle, on ne sait guères ce qu'on veut, lorsqu'on desire des enfans. Ce n'est pas que Pierre ne fût le plus beau jeune homme, l'ame la plus belle, le plus grand esprit, le meilleur cœur de toute la Provence! il falloit le voir dans les tournois, la lance au

poing ; il n'y avoit point de Paladin qui tînt contre, & ſi n'avoit-il pas dix-huit ans. On ne parloit que de lui ; ſous les armes c'étoit un démon ; quand il les avoit quittées, c'étoit l'amour ; ce qu'il y a de bon, c'eſt que toutes les femmes couroient après lui, & qu'il ne ſavoit pas pourquoi. Eh bien, Madame, repris-je encore, qu'eſt-il donc devenu ce Pierre? Eh vraiement, dit-elle, c'eſt-là l'enclouure : un maudit Chevalier, qui, par malheur, vînt chez ſon pere, perſuada à ce jeune homme qu'il falloit qu'il allât courir le monde & chercher les avantures : il lui parla tant d'une certaine Princeſſe de Naples, qui faiſoit tourner la tête à tous les Chevaliers, que dès ce moment il perdit la ſienne ; il voulut voir cette Princeſſe & combattre pour elle ; il partit au grand regret de ſes parens, qui, depuis, n'en ont plus eu de nouvelles ; ils craignent qu'il ne lui ſoit arrivé quelque choſe de fâcheux ; ils ſont toujours triſtes & affligés.

Je ne pus entendre ce récit, continua Maguelonne, ſans verſer des larmes ; la vieille qui ne ſavoit pas l'intérêt que j'y prenois, crut que c'étoit ſimplement par humanité, & ſe mit à pleurer auſſi. Enfin, me dit-elle, il ne faut pourtant pas ſe déſeſpérer ; il eſt vrai qu'il y a plus d'un an qu'il eſt parti ; le bruit s'eſt répandu qu'il couroit le monde avec la Princeſſe, & qu'il l'avoit enlevée ; tout ce que je ſais, c'eſt que le pere & la mere de Pierre

étoient bien fâchés contre cette Princeſſe; & en effet, il faut qu'elle ait eu recours à quelque ſecret de magie, pour corrompre ce jeune homme ſi ſage & ſi doux.

Je demandai à la vieille ſi elle croyoit que le Comte & la Comteſſe fuſſent toujours auſſi irrités contre cette Princeſſe de Naples. Le temps, me dit-elle, adoucit tous les maux; cependant la perte de leur fils leur eſt toujours préſente: ils font chercher de tous côtés ces deux amans, & je craindrois pour elle s'ils la retrouvoient: mettez-vous à leur place. Ce que j'en dis au reſte, n'eſt pas pour blâmer cette Demoiſelle; car ſi Pierre m'eût propoſé de m'épouſer, & que je ne l'euſſe pu faire qu'en ſouffrant qu'il m'enlevât, je vous avoue que j'aurois été fort embarraſſée. Quand on veut condamner les autres, il faut toujours, ce me ſemble, les juger d'après ſoi-même. Vous êtes bien jolie vous, continua-t-elle, vous venez de Rome, & par conſéquent vous êtes une fille bien ſage, bien vertueuſe: eh bien! ſi Pierre vous eût fait la même propoſition, je ne ſais trop ce qui en ſeroit arrivé. Tenez, tenez, il ne faut jurer de rien: payſanne ou Princeſſe, tout cela eſt à peu près égal. Eſt-ce qu'il y a une nature pour les payſans & une nature pour les Princes?

Les propos de la vieille, qui je crois, parleroit encore, ſi j'euſſe voulu l'écouter, ne me permirent pas d'aller auprès de vos parens,

comme je l'avois d'abord projetté, pour les consoler : la plaie étoit trop fraîche encore. Je me décidai à passer dans l'Isle, & à commencer mon établissement ; j'achetai près du port trois maisons contiguës, que je fis percer & bien réparer ; je fis venir de Marseille tous les lits & autres meubles qui me parurent nécessaires ; j'approvisionnai mon Hôpital ; quelques personnes charitables s'unirent à moi ; plusieurs filles pieuses qui se destinoient au cloître, crurent qu'il étoit plus méritoire aux yeux de Dieu, de passer ses jours à servir, à consoler l'humanité souffrante, que de passer sa vie dans une retraite inutile au monde. Notre Hôpital fut fort fréquenté ; j'y ai fondé une Eglise sous le titre de S. Pierre ; vous en devinez assez la raison ; hélas ! tout le monde a été dans l'illusion sur ma dévotion à ce Saint, je l'étois moi-même. J'invoquois le Saint, & mon cœur étoit rempli du Chevalier. Le zèle de mes camarades, pour le service des pauvres, excitoit le mien ; notre Hôpital acquit une grande célébrité. On y courut de toutes parts, on ne parloit que de nous dans toute la Provence. Notre réputation parvint à vos dignes parens.....

Le reste de ceci me regarde, dit la Comtesse de Provence, en interrompant Maguelonne : je sais tout le plaisir qu'a mon fils de vous entendre ; mais il faut que chacun ait son tour.

CHAPITRE X.

Suite de l'hiſtoire de Maguelonne ; anneaux retrouvés ; l'amour plus clairvoyant que la tendreſſe paternelle.

LES éloges que nous entendions faire de tous côtés de l'Hôpital & de la Supérieure, nous engagèrent de venir voir l'un & l'autre. Le zèle, la propreté, les attentions qu'elle donnoit au ſervice des pauvres; ſa beauté, ſa douceur nous attachèrent à elle pour jamais. Son caractère m'invitoit à la confiance, elle ne me connoiſſoit point; je la priai de me faire part des conſolations qu'elle prodiguoit à tant d'autres; je lui ouvris mon cœur: à peine me fus-je nommée, qu'Emilie tomba dans mes bras, froide & preſqu'expirante; je jettai un cri perçant; on lui donna du ſecours, elle reprit ſes eſprits. J'étois inquiéte ſur la cauſe de ſon évanouiſſement. Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous voyez cette infortunée Maguelonne, qui faiſoit ſa gloire & ſon bonheur d'être votre fille.... Elle me demanda le plus inviolable ſecret, & me raconta toute votre avanture, juſqu'au moment de ſon réveil. Dès ce moment, j'ai regardé la Princeſſe comme ma fille; mais pour épargner ſa pudeur, je ne dis

à votre pere qui elle étoit, que lorsque nous fumes de retour dans notre Palais. Nous sommes revenus plusieurs fois, autant par plaisir que pour nous consoler avec elle. Il y avoit près de deux ans qu'elle vous avoit perdu, lorsque des pêcheurs de nos terres vinrent nous apporter un turbot énorme qu'ils avoient pris; le cuisinier en l'ouvrant trouva dans son estomach une boîte. On me l'apporte, je l'ouvre & je reconnois les trois anneaux que je vous avois donnés. Ce prodige me frappa; ma première idée fut que vous aviez fait naufrage & que vous aviez été dévoré par les poissons. Je versois un torrent de larmes; je courus chez votre pere: hélas, m'écriai-je, il n'est que trop vrai que Pierre notre fils est mort; je lui fis voir la boîte & les anneaux, & lui racontai par quel hasard ils étoient dans mes mains. Il le voyoit & ne pouvoit le croire. Il tomba dans le plus affreux accablement, & donnant un libre cours à ses larmes, il m'embrassa: quel sacrifice! me dit-il, aidez-moi à l'offrir à l'Être qui nous a ravi ce fruit de notre tendresse: il nous l'avoit donné dans sa bonté, peut-être veut-il nous punir de l'avoir laissé partir trop jeune encore. Subissons la peine de notre imprudence; nous plaindre plus longtemps seroit un nouveau crime. Ensuite prenant un ton ferme, & se domptant lui-même, il annonça la mort de Pierre, fit tendre tout le Palais de noir, & lui fit faire les plus magnifiques obséques.

obſéques. Tous nos vaſſaux & tous les Chevaliers qui avoient connu Pierre, étoient conſternés de ſa perte. Je ne ſçai ſi les morts ſavent ce qui ſe paſſe ſur la terre ; mais il me ſemble que ce ſeroit un grand ſupplice pour les méchans, s'ils entendoient ce que l'on dit d'eux, dès qu'on ceſſe de les craindre ; & que les bons ſeroient preſque récompenſés du bien qu'ils ont fait, s'ils pouvoient jouir des éloges & des regrets qu'on donne à leurs vertus.

Lorſque les premiers jours du deuil furent paſſés, je vins auprès de Maguelonne ; en la voyant je ne pus retenir mes larmes ; vous n'avez plus d'époux, lui dis-je, ſa mort n'eſt que trop certaine : elle me regardoit avec une douleur ſtupide & muette ; je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & les indices que j'avois de la mort de Pierre. Elle voulut voir les anneaux, elle les reconnut. Madame, me dit-elle, ces indices ne ſont pas des preuves ; je vous ai ſouvent répété que je croyois que des Corſaires qui ravageoient les côtes où nous fumes ſéparés, avoient enlevé votre fils ; il peut ſe faire qu'on ait voulu le fouiller & qu'il ait mieux aimé jetter la boîte qui renfermoit ces anneaux dans la mer, que de la laiſſer au pouvoir de ces barbares ; & dans ce cas il n'eſt pas ſurprenant que quelque poiſſon vorace, l'ait gobée ſur la ſurface des flots. Si votre fils avoit été ſubmergé, & que les poiſſons l'euſſent dévoré, comment cette boîte ſe ſeroit-elle

plutôt conſervée dans l'eſtomach d'un turbot, que quelque partie de ſon armure? Cette découverte nous prouve ſeulement qu'il a été ſur mer, & que la boîte y a été jettée, & me confirme dans l'idée qu'il a été enlevé.

Maguelonne me conſola & me rendit l'eſpérance: elle me conjura d'aller faire part à mon époux de cette conjecture, & de ne pas m'affliger devant lui. Mon époux approuva le raiſonnement de la Princeſſe, & fut obligé de convenir que les yeux d'une amante étoient encore plus perçans que ceux d'un pere. Ainſi nous avons vécu juſqu'à préſent entre l'eſpoir & la crainte, n'oſant trop nous livrer ni à l'un ni à l'autre. Maguelonne a ſoutenu notre courage; quoique ſouvent nous nous ſoyons apperçus que le ſien étoit ſur le point de l'abandonner: il y a quatre jours qu'étant dans une de nos terres qui n'eſt pas éloignée de cette Iſle, & que nous avons acquiſe pour être plus à portée de voir Maguelonne, nous la vîmes arriver tranſportée de la plus vive joie; elle tombe à nos genoux, ſe relève pour ſe précipiter dans nos bras, embraſſe mon époux, & ſe jette ſur un fauteuil preſque ſans mouvement: j'étois dans la plus horrible inquiétude, on la rappelle à la vie; enfin, s'écrie-t-elle, il eſt retrouvé, Pierre eſt de retour. Mon fils, je ne vous peindrai pas nos tranſports; Maguelonne & moi avions l'air de deux bachantes; votre pere n'étoit pas dans un meilleur état; nous

volions dans le Palais, nous embrassions nos domestiques, en leur disant que vous étiez retrouvé; ces pauvres gens pleuroient & nous tendoient les bras pour nous rendre nos caresses. Dans tous les villages des environs, la joie fit faire des extravagances. Pour nous, nous ne donnâmes pas le temps à Maguelonne de se reposer: nous sommes arrivés hier, & nous partirons dès qu'elle l'ordonnera.

La Comtesse avoit cessé de parler. Pierre lui prit la main, & la baisa avec respect; il étoit étonné de la justesse d'esprit de Maguelonne, qui avoit, pour ainsi dire, deviné ses avantures. De mon côté, ajouta-t-il, j'étois si persuadé que le Ciel nous réuniroit, que pour mettre en sûreté les présens du Sultan & vous les faire parvenir plus aisément, lorsque je pourrois savoir où vous les adresser, je les avois mis dans quatorze barils couverts de sel par les extrémités. Quoi! s'écria Maguelonne, c'est vous qu'on croyoit perdu dans l'Isle de Sagonne? Pierre fut étonné que la Princesse connût un événement dont il n'avoit pas encore parlé. Elle lui dit qu'elle l'avoit appris par les mariniers qui l'avoient perdu, qu'elle leur avoit demandé le nom du passager dont ils lui racontoient le malheur, qu'ils n'avoient pas pu le lui dire; qu'elle s'étoit sentie plus pénétrée de son sort qu'elle ne l'auroit cru, & qu'enfin ils lui avoient remis en dépôt les quatorze barils. Elle ordonna qu'on les apportât; Pierre les fit

ouvrir, & l'on en sortit les étoffes les plus belles en or & en argent, une quantité surprenante de pierreries de toute espèce, & six de ces barils étoient remplis de poudre d'or.

La Comtesse eût bien désiré que Maguelonne eût voulu partir le lendemain; mais la Princesse la pria d'attendre qu'elle eût réglé les affaires de l'Hôpital, ne voulant pas laisser à l'abandon un établissement auquel elle devoit toute sa consolation.

Elle assembla la communauté, lui annonça qu'elle alloit se retirer, & qu'il falloit nommer une Supérieure pour la remplacer. Toutes ces compagnes parurent désolées; aucune ne se trouvoit digne de lui succéder: elles refuserent de nommer suivant l'usage des Couvens par la voie du scrutin; elles la supplièrent de choisir, & le choix qu'elle fit fut généralement approuvé. Après cette nomination elle prit congé des Religieuses, & leur promit de venir les voir le plus souvent qu'elle pourroit. Elles n'apprirent qu'alors qui elle étoit. Quant au Chevalier qui avoit paru voir dans l'enlévement de la Princesse, un crime attroce, dont il chargeoit Pierre, Maguelonne vint aisément à bout de le dissuader.



CHAPITRE XI.

Mariage de Pierre & de Maguelonne terminé. Affaires de Naples.

LE Comte Jean envoya dans ſes terres pour confirmer le retour de ſon fils, & pour annoncer leur arrivée & celle de Maguelonne. On publia des tournois; & les Chevaliers de toute la Province ſe rendirent chez le Comte. On diſpoſa tout pour les recevoir. Cependant le Comte & la Comteſſe fixèrent au lendemain le mariage de Pierre dans l'Hôpital même. La cérémonie ſe fit ſans éclat; les deux époux étoient au comble du bonheur : fortune, gloire, honneur, tout étoit abſorbé par leur amour; leurs parens plus tranquiles avoient écrit à Naples.

La mere de Maguelonne y régnoit; le Roi étoit mort de chagrin; le trône appartenoit à la Princeſſe après la mort de ſa mere : on croyoit Maguelonne perdue : l'Etat étoit livré à l'avarice & à la cupidité de pluſieurs prétendants : tous agiſſoient au nom de la Reine, & aucun ne reſpectoit ſes ordres. Dès qu'on ſut que Maguelonne vivoit, chaque chef de parti ſe rangea de ſon côté. Le Comte & la Comteſſe, en attendant des nouvelles de Naples, partirent

pour leurs terres. Ils y furent reçus avec des acclamations de joie ; les fêtes les plus galantes, & les tournois les plus brillans, ne discontinuèrent pas pendant six semaines. Pierre & Maguelonne se firent adorer.

La Reine de Naples écrivit à Pierre, & se félicita d'avoir un gendre qui pût mettre fin aux troubles de l'Etat ; elle l'invitoit de venir avec sa fille prendre les rênes du gouvernement qu'elle étoit prête de leur abandonner. Elle invitoit aussi le Comte & la Comtesse d'accompagner leurs enfans.

Dès que les courtisans & les prétendans surent que Pierre de Provence étoit ce terrible Chevalier des clefs, & qu'il étoit l'époux de Maguelonne, chacun songea à ses intérêts ; ceux qui avoient l'honneur d'être Chevaliers, partirent aussi-tôt pour la Provence, dans l'espoir que Pierre leur feroit l'honneur de rompre des lances avec eux, & qu'ils auroient le bonheur d'être battus ; ceux qui ne l'étoient pas & qui avoient dit le plus de mal du ravisseur de Maguelonne, lui écrivirent pour le féliciter, lui faire part de leur joie, & lui demander sa protection ; leurs lettres étoient remplies de ce que la bassesse & la flatterie ont de plus vil : il n'y en avoit pas aucun qui ne lui marquât qu'il avoit été un de ses plus zélés défenseurs, & pas un qui n'accusât les autres.

Ceux qui avoient levé l'étendart de la

révolte, & qui ravageoient l'état au nom de la Reine, furent un peu consternés, quand ils surent quel ennemi ils avoient en tête. Ils réunirent leurs intérêts & firent une ligue générale contre Pierre. Il avoit été tranquile jusqu'à ce moment, s'inquiétant peu des intrigues des courtisans & des trames secrettes des prétendans; il espéroit que se détruisant l'un par l'autre, il trouveroit peu d'obstacles à renverser: lorsqu'il apprit cette confédération générale, il n'hésita plus; il envoya un Chevalier de confiance, qui rassembla les troupes de la Reine: ce Chevalier s'aboucha avec ceux des courtisans, qui trop foibles pour se faire un parti, avoient déja écrit à Pierre pour lui offrir ses services. Il leur promit la protection de Maguelonne, & chacun d'eux fournit des secours en argent ou en soldats qu'ils débaucherent.

Lorsque l'armée de Pierre se trouva assez nombreuse, il partit & vint en prendre le commandement; elle alla au-devant de lui: Pierre entra dans Naples, il alla d'abord se prosterner aux genoux de la Reine, qui le reçut comme son fils; elle ne lui fit aucun reproche sur l'enlévement de sa fille; elle lui dit seulement que le Prince à qui son pere l'avoit destinée, s'étoit déclaré l'ennemi le plus irréconciliable de sa Souveraine; qu'aussi-tôt que Maguelonne eût disparu, il annonça ses prétentions les armes à la main; & que depuis qu'il avoit appris qu'elle

avoit épousé Pierre, il avoit réuni tous les partis, & s'étoit mis à leur tête, promettant de les indemniser, soit en démembrant des Provinces, soit par des emplois à la Cour.

Le camp de ce Prince étoit à deux lieues de la ville; Pierre, à la tête de ses troupes, attaque ses retranchemens, pénétre dans le camp, & le force de l'abandonner : il ne lui donne pas le temps de se retrancher encore; il le suit avec vigueur & le force à recevoir la bataille; elle fut vive & meurtrière; mais après deux heures de combat, l'ennemi commence à plier : Pierre porte toutes ses forces vers l'endroit le plus foible, & bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Prince fut trouvé mort sur le champ de bataille, & tout vint se soumettre à Pierre, qui rentra triomphant dans Naples. Le peuple, qui ne se décide pas toujours par l'événement, avoit pris parti pour lui avant la victoire : la plupart des courtisans qui ne savoient pas pour qui le sort se déclareroit, attendoient le succès & allérent au-devant du vainqueur, maudissant le projet ridicule du vaincu, qui, malgré ses défauts & ses vices, avoit osé prétendre à la main de la Princesse. Ceux qu'il avoit le plus favorisé dévouèrent sa mémoire à l'exécration; les courtisans firent des épigrammes contre lui, & des chansons où l'on n'épargnoit pas le pere de Maguelonne; car comment louer le monarque régnant, sans ternir la gloire de son prédécesseur? Pierre, qui

n'entendoit rien aux règles des panégyriques, défendit les chansons, & imposa silence aux chansonniers.

Lorsque tout fut pacifié, Pierre choisit des Ministres sages & sans ambition, ce qui lui fut plus difficile qu'il ne l'avoit cru d'abord; il pria la Reine de garder encore quelques jours le timon de l'Etat; & comme il savoit qu'il pouvoit s'en rapporter aux nouveaux Ministres, il partit pour aller chercher Maguelonne & ses parens. On le vit arriver en Provence avec une nombreuse escorte; il passa à la Cour du Comte de Provence régnant, qui le reçut avec la plus grande magnificence. Il y vit Jacques, cet oncle présomptueux, qui raconta la manière dont Pierre l'avoit vaincu, sans le combattre, dans ce tournoi qui fut si glorieux à son neveu. Le Comte régnant étoit sans postérité; il étoit le maître de laisser ses états à celui des enfans de ses deux freres qu'il jugeroit à propos. Robert, fils de Jacques, & Pierre, étoient les seuls qui eussent droit d'y prétendre. L'orgueil de Robert, la réputation de Pierre, & sur-tout l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'héritière du Royaume de Naples, déterminèrent le Comte en faveur de ce dernier; il est vrai qu'il indemnisa Robert par des biens immenses. Il nomma dès ce moment Pierre pour successeur après sa mort.

Pierre ramena Maguelonne à sa mère; le Comte & la Comtesse les accompagnèrent. La

Princesse tomba aux genoux de la Reine, qui la fit relever & l'embrassa; elle lui témoigna le repentir le plus amer de l'avoir quittée; elle lui jura qu'elle n'y avoit été déterminée que par les vertus de Pierre, & par la crainte, trop bien fondée, d'être l'épouse du Prince de Tarente. La Reine oublia tout le passé, & voulut dès le jour même abdiquer la couronne en faveur de Pierre & de son épouse: ils la conjurèrent inutilement de la garder; elle fut inflexible: les deux époux furent couronnés au milieu des acclamations du peuple. La Reine ne se sépara point; elle eut tous les agrémens du trône, sans en avoir les peines. Le Comte & la Comtesse s'en retournèrent en Provence, & ne manquoient pas chaque année de venir à la Cour de leur fils. Pierre & Maguelonne eurent un règne long, heureux & paisible; ils n'éprouvèrent d'autre chagrin que les pertes qu'ils firent successivement de leurs parens. Pierre recueillit le Comté de Provence; il eut un fils qui réunit sur sa tête le Royaume de Naples, le Comté de Provence & tous les biens de Robert. Ces deux époux furent amans jusqu'au tombeau où ils ne descendirent que dans l'âge de caducité.

FIN.